

## Études balkaniques

Cahiers Pierre Belon

12 | 2005

Regards croisés sur le patrimoine du Sud-Est européen

---

# Un héritage non désiré : le patrimoine architectural islamique ottoman dans l'Europe du Sud-Est, 1370–1912

*Unwished Heritage: Ottoman Islamic Architectural Patrimony in South-Eastern Europe 1370-1912*

**Machiel Kiel**

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesbalkaniques/123>  
ISSN : 2102-5525

### Éditeur

Association Pierre Belon

### Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2005  
Pagination : 15-82  
ISBN : 2-910860-05-1  
ISSN : 1260-2116

### Référence électronique

Machiel Kiel, « Un héritage non désiré : le patrimoine architectural islamique ottoman dans l'Europe du Sud-Est, 1370–1912 », *Études balkaniques* [En ligne], 12 | 2005, mis en ligne le 06 avril 2009, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/etudesbalkaniques/123>

---

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Tous droits réservés

---

# *Un héritage non désiré : le patrimoine architectural islamique ottoman dans l'Europe du Sud-Est, 1370–1912*

*Unwished Heritage: Ottoman Islamic Architectural Patrimony in South-Eastern Europe 1370-1912*

**Machiel Kiel**

---

- 1 Pendant plus d'un demi-millénaire, de larges portions de l'Europe du Sud-Est firent partie intégrante de l'Empire des Turcs ottomans. Laissant derrière eux un riche patrimoine architectural, les Ottomans ont déterminé les caractéristiques urbaines de la plupart des villes balkaniques. Des dizaines de villes résultent d'une politique d'urbanisation délibérée, voulue et suivie par les maîtres de cet Empire islamique. Des dizaines d'autres villes naquirent plus ou moins spontanément sur des emplacements prédestinés par la géographie, à la faveur, dans bien des cas, d'une durable « Pax ottomanica » et sous l'impulsion des interventions positives des sultans et de leurs gouverneurs. Tirana, capitale de l'Albanie, Sarajevo, capitale de la Bosnie et nombre de grandes villes comme Banja Luka, Elbasan, Kavala, Mostar, Razgrad, Tatar Pazardžik, ou encore Tripoli dans le Péloponnèse, sont des cas de figure. Toutes ces villes furent délibérément fondées par les Ottomans, comme le furent une multitude d'agglomérations plus petites et moins connues. Jiannitsa ou Didymoteichon, aujourd'hui presque oubliées furent, dans l'ancien temps des centres de la vie spirituelle et intellectuelle des musulmans ottomans. De villes comme Belgrade, Plovdiv (Philipopol), Serrès, Skopje, Sofia ou Thessalonique comptaient parmi les plus importants centres commerciaux et administratifs de l'Empire dans son ensemble. Venus de l'Orient ou de l'Occident, les voyageurs décrivaient avec un étonnement admiratif les impressionnants caravansérails qu'ils voyaient dans les villes ottomanes et les routes jalonnées de ponts de pierre. Après ces catégories de bâtiments, venaient les bains publics (hammams) pour hommes et femmes. Il est vrai que nous pourrions les qualifier sans exagération de « cathédrales de l'hygiène ». Quelques témoins encore conservés dans les villes comme Skopje ou Thessalonique sont si vastes qu'ils

pourraient abriter plusieurs « cathédrales » orthodoxes de la période précédente. D'autre part, beaucoup de caravansérails, bâtis pour loger gratuitement marchands et voyageurs, étaient plus grands qu'un palais royal bosniaque ou bulgare. Tout ceci, ne l'oublions jamais, reste du domaine de la bonne architecture provinciale. Bien que des princes ottomans aient pu résider occasionnellement dans des grandes villes des Balkans et y faire construire, on ne rencontre pas dans la région de chefs-d'œuvre comparables à l'Alhambra de Grenade ou au Taj Mahal d'Agra, car ces villes balkaniques ne furent jamais capitales d'un Empire islamique ou d'un État important. Edirne, capitale ottomane avant la conquête de Constantinople (1453) est riche en monuments de valeur mondiale, mais elle est située hors des États balkaniques contemporains et, de ce fait, a connu un destin différent. Istanbul, la capitale de l'Empire ottoman depuis 1453 est située à l'extrême marge de l'Europe et constitue littéralement un pont vers l'Asie. C'est là que nous voyons les plus grands monuments de l'architecture islamique ottomane, là et non dans les Balkans. Néanmoins, ce que les Ottomans ont laissé derrière eux en quittant leurs anciennes provinces des Balkans constitue un ample patrimoine.

- 2 Dans les Balkans, l'architecture ottomane fit apparaître une série complète de nouveaux types de bâtiments qui n'étaient pas représentés auparavant dans la région. Nous pourrions citer les « mosquées cathédrales », les mosquées à coupole unique, les « mosquées zawiya », les medersas et les *mekteps*, les hammams, les caravansérails, les hospices et les soupes populaires, les ponts, les tours de l'horloge, les monuments funéraires (*türbe*), les couvents de derviches (*tekke zawiya*) et les fortifications. Sans même prendre en compte une riche architecture vernaculaire, les recherches du pionnier que fut Ekrem Hakkı Ayverdi et récemment celles d'une équipe de spécialistes de la « Turkish Historical Society » ont permis de conclure que les siècles de présence ottomane dans les Balkans ont produit quelque 20.000 édifices. Dernièrement une autre enquête diligentée par la « Turkish Historical Society » a abouti à un chiffre analogue par le dépouillement des sources d'archives.
- 3 De cet imposant patrimoine, deux ou trois pour cent seulement est parvenu jusqu'à nous et c'est tragiquement peu. D'emblée, ce pourcentage illustre la férocité avec laquelle les États qui ont succédé à l'Empire ont tenté d'annihiler un héritage artistique qui ne convenait pas à leur nouvelle idéologie. Les horreurs de la récente guerre de Bosnie étaient nécessaires pour que l'Europe réalisât qu'en son sein des millions de Musulmans – européens blonds aux yeux bleus – vivaient depuis plus de cinq cents ans. Le fait que le patrimoine de l'Europe musulmane médiévale ait été volontairement et gratuitement détruit et réduit au point que nous connaissons n'est pas encore perçu. La destruction systématique des monuments islamiques de Bosnie par des bandes armées de Serbes nationalistes en 1992-1995, sa répétition au Kosovo en 1999-2000, n'ont pourtant rien de neuf : c'est la simple reconduction d'une habitude prise au XIX<sup>e</sup> siècle. En 1875, Elisée Reclus, dans sa *Nouvelle géographie* pouvait écrire ceci : « L'ambition des Serbes est de faire disparaître de leur pays tout ce qui rappelle l'ancienne domination ottomane ; ils s'y appliquent, avec une persévérante énergie, et l'on peut dire, qu'au point de vue matériel, cette œuvre est à peu près terminée ». Des soixante-dix huit mosquées de Belgrade à l'époque ottomane, une seule survit aujourd'hui<sup>1</sup>. Des quarante-quatre mosquées de Sofia, encore mentionnées dans les almanachs administratifs (*Salnâme*) des années 1870, deux seulement subsistent<sup>2</sup>. Selon le *Salnâme* de 1870, le grand centre turc de la Bulgarie septentrionale, Šumen, avait cinquante mosquées. En 1980, huit étaient encore debout ; aujourd'hui il n'en reste que deux. En 1530, la communauté musulmane de Thessalonique

comptait 1229 foyers et disposait de quarante-trois mosquées et *mescid*. Neuf de ces bâtiments étaient d'anciennes églises byzantines reconverties ; trente-quatre avaient été bâtis par les Ottomans eux-mêmes. Parmi ces derniers, trente-deux disparurent après 1912. Parallèlement, les neuf églises byzantines furent restaurées avec grand soin et goût. En contraste avec cette situation propre à la Grèce contemporaine, le cas de Skopje/Üsküp, en République de Macédoine, mérite d'être examiné : cet important centre ottoman avait en 1530 quarante-huit mosquées et *mescid*<sup>3</sup>. Aujourd'hui, vingt-deux ont survécu<sup>4</sup> ; parmi celles-ci, cinq des plus importants monuments ottomans des Balkans, dont l'étude sera reprise ci-après sous l'angle de la conservation et de la restauration.

- 4 Les Turcs ottomans ont eu la mauvaise fortune d'être les derniers groupes de peuples à s'établir en Europe. Ils y prirent place à partir du milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, dans des conditions bien établies historiquement. Auparavant, divers groupes de populations turques s'étaient établis en Europe orientale depuis le VI<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne. Les Onogours, Koutrigours, Petchénègues, Coumans (Polovtsiens) et même des Turcs Seldjoukides d'Anatolie s'installèrent en Hongrie, Roumanie, Bulgarie, dans la Macédoine et le Péloponnèse de la Grèce actuelle.
- 5 Toutefois, tous ces groupes avaient été convertis au christianisme et assimilés par les différentes nations des Balkans. Les Turcs ottomans, occupant définitivement le terrain après 1352, ne se convertirent pas ; ils ne tardèrent pas à construire un Empire qui devient l'inébranlable champion de l'Islam, tout en laissant aux Chrétiens asservis un espace où survivre dans le contexte de l'Islam, en toute légalité, avec leurs évêques et leurs patriarches, leurs églises et leurs monastères, sur une base matérielle suffisamment large pour assurer le maintien, voire l'expansion de la vieille culture byzantino-slave et de ses expressions artistiques.
- 6 Les Turcs d'Anatolie furent nombreux à occuper les plaines de Thrace, de Macédoine et de Thessalie, ainsi que la partie orientale de la Bulgarie au nord de la chaîne des Balkans (Deli Orman et Dobroudja). La Thrace et la Thessalie avaient spécialement souffert d'une importante dépopulation dans le demi-siècle précédant la conquête ottomane. Les anciens toponymes de la plus grande partie de la Thrace et ceux de la vaste plaine orientale de la Thessalie sont dans leur écrasante majorité turcs, ce qui suggère que les nouveaux venus ne trouvèrent personne qui fût en mesure de leur indiquer les toponymes précédents. Ces anciens toponymes turcs (presque tous abandonnés aujourd'hui au profit de noms de lieux grecs ou bulgares) révèlent souvent le lieu d'origine des arrivants (Aydınli, Menteşeli, Germiyanlı, Saruhanlı pour les vieilles principautés turques de l'Anatolie occidentale, Ahlatlı, Geredeli, Hamidli, Karamanlı, Kastamonulular etc. se référant à des villes et provinces de l'Anatolie centrale). On rencontre aussi des noms de tribus (Afşarlı, Uğurlu, Yöreğir etc.) empruntés à certaines des vingt-quatre anciennes tribus Oghuz qui s'étaient établies en Anatolie entre le XII<sup>e</sup> et le XIV<sup>e</sup> siècle. Dans les régions concernées des Balkans, l'architecture ottomane reposait ainsi sur une solide base ethnique et était loin de se développer dans le vide. De plus petites poches de Turcs musulmans se formèrent en Grèce centrale et méridionale, en Serbie, dans la moitié occidentale de la Bulgarie. La Bosnie quant à elle devint un terre musulmane dès la fin du XV<sup>e</sup> siècle, compte tenu des circonstances spéciales qui y prévalaient : c'est à peine si les Turcs s'installèrent en Bosnie. Finalement, l'Albanie devint un pays en majorité musulman à partir du XVII<sup>e</sup> siècle. Depuis la chute du régime communiste, elle est en passe de régénérer sa vieille culture islamique.

- 7 L'émergence et la diffusion de l'architecture ottomane dans les Balkans sont si étroitement imbriquées dans l'histoire qu'il est nécessaire de retracer celle-ci à grands traits en guise d'introduction<sup>5</sup>.
- 8 Le château byzantin de Tzimpe, près de Gallipoli, était aux mains des Ottomans en 1352 et servait de base aux forces ottomanes placées sous le commandement de Gazi Süleyman Pacha, fils aîné du sultan Orhan (1324-1362) qui assistaient les troupes de Matthieu, fils du prétendant à l'Empire byzantin Jean Cantacuzène. Cantacuzène était le beau-père du sultan Orhan et les troupes de Mathieu devaient affronter les forces de l'autre empereur byzantin, Jean V Paléologue. Le 2 mars 1354, un violent séisme abattit les murailles de Gallipoli et des places-fortes voisines. Les survivants prirent pour la plupart la fuite vers des secteurs qu'ils pensaient avoir été épargnés. Beaucoup périrent, victimes du froid et des pluies persistantes. Süleyman Pacha, qui résidait alors à Pegae (Biga) sur la côte asiatique, traversa les Dardanelles, occupa les places restées sans défense et les repeupla avec des Turcs venus d'Anatolie. Gallipoli fut l'objet d'attentions particulières : ses murailles furent reconstruites et fortifiées mieux qu'elles ne l'avaient été auparavant. La source de cette information est une brève chronique byzantine écrite en 1392. Le chroniqueur florentin Matteo Villani confirme la date du tremblement de terre et la narration par Cantacuzène des événements ultérieurs. Cantacuzène relate qu'il a envoyé de nombreuses ambassades à son gendre le sultan Orhan pour restituer les places-fortes occupées, mais en vain. En décembre 1354, Cantacuzène était déposé et Jean V Paléologue devenait le seul empereur de Byzance. Avec lui, le sultan Orhan n'était tenu par aucun traité ni aucun lien spécial. De leur base de Gallipoli, les Turcs purent lancer des raids et prendre nombre de villes et des places-fortes dans la Thrace du Sud. Didymoteichon (Dimotika) fut prise en 1359, Andrinople en peu plus tard, les villes aujourd'hui situées en Bulgarie de Philoppopolis (Plovdiv, la Filibe ottomane), Stara Zagora et Yambol au cours des années 1360. La chronologie précise est débattue mais Andrinople tomba probablement en 1369.
- 9 En 1371, alarmé de ces succès, les Serbes, seule puissance militaire subsistant dans les Balkans, tentèrent de stopper la progression des Ottomans. Le domaine des Serbes incluait de fraîche date l'ensemble de la Macédoine, jusqu'à Philippes et Chrèstopolis (Kavala), où il jouxtait la Thrace occidentale contrôlée par les Ottomans, dont Komotini (Gümülcine) était le principal centre (cette petite ville fortifiée aurait été conquise par les Ottomans en 1361, mais cette date est également discutée). Le 26 septembre 1371, une attaque surprise des Ottomans détruisit l'armée serbe à la bataille de la Maritsa<sup>6</sup>. Le roi Vühašcu, son père le despote Ugleša et un grand nombre de nobles y trouvèrent la mort. Cette victoire consolida l'emprise ottomane sur les Balkans. Après 1371, la situation était suffisamment sûre pour permettre aux Ottomans d'investir dans la construction. C'est à cette époque que remontent les plus anciens témoins de leur architecture conservés jusqu'à nos jours. De ce nombre le *han* (caravansérail) de Gazi Evrenos à Loutra-Trajanopolis ainsi que deux monuments de Komotini : Eski Cami et Evrenos İmaret. Légèrement antérieur est le türbe de Gazi Süleyman Pacha, le fils d'Orhan, mort d'une chute de cheval au cours d'une partie de chasse près de Bolayır, dans la péninsule de Gallipoli. Lorsque, au cours des années 1990, le hideux revêtement moderne de plâtre appliqué sur la maçonnerie originelle en briques fut décapé, celle-ci redevint visible. Les techniques de construction révèlent une persistante influence byzantine, mais la forme du monument se réfère directement à l'architecture et à l'esthétique des Seldjoukides du sultanat de Konya au XIII<sup>e</sup> siècle. La référence seldjoukide vaut également pour le plan et

la structure d'Evrenos İmaret à Komotini<sup>7</sup>. Cet *İmaret* est étroitement tributaire d'un important groupe primitif de couvents de derviches (*zawiyas*) représenté dans les villes d'Amasya et de Tokat ainsi que dans les districts de l'Anatolie du Nord qui en dépendent.

- 10 En septembre 1383, les Ottomans parvinrent à prendre Serrès, la forteresse-clé de la Macédoine, une résidence princière serbe. La prise de la ville fit l'objet d'un traité aux termes duquel les Chrétiens continuaient à vivre dans son enceinte fortifiée et conservaient toutes leurs églises. Les Ottomans, qui vinrent nombreux s'y établir, bâtirent leurs maisons à l'extérieur de la vieille ville, autour d'une mosquée monumentale qui fut érigée en 1385 (787 de l'Hégire) sur ordre du conquérant, le grand vizir Çandarlı Hayreddin Pacha. Cette construction était une fidèle copie de la célèbre mosquée verte (Yeşil Cami) d'İznik (Nicée) dans le nord-ouest anatolien, berceau du clan familial des Çandarlı. Comme la mosquée et l'*İmaret* de Komotini, la mosquée de Serrès montre que, dès les premiers temps, l'art islamique de l'Anatolie fut transplanté dans les Balkans où de tels types architecturaux étaient évidemment inconnus auparavant. Une charte de fondation de mars 1388 concernant un couvent de derviches de la même ville de Serrès donne de son côté des indices sur la provenance des premiers arrivants turcs : le fondateur de la *zawiya* est Maître Bahaddin, fils de cheikh Hızır de Tokat. Il est intéressant de noter qu'à l'époque où l'on construisait le couvent de derviches de Serrès, Tokat et sa région ne faisaient pas encore partie du domaine ottoman. Il faut aussi rappeler que les *zawiyas* étaient des établissements importants, conçus non seulement en vue de la promotion de l'Islam, mais également pour le logement et la nourriture des voyageurs et des pauvres. Le couvent de Maître Bahaddin a disparu depuis longtemps. La grande mosquée de Serrès survécut jusqu'en 1938, date à laquelle elle fut détruite par décision du conseil de ville<sup>8</sup>.
- 11 En 1385, d'autres importantes places-fortes macédoniennes, comme Kastoria ou Verria (Karaferya) tombèrent aux mains des Ottomans à l'issue de traités. Peu de temps après, en 1387, la grande ville de Thessalonique (Selanik) se rendit à eux ; en 1392, Skopje – jusqu'alors l'un des plus importants centres serbes – fut conquise par les troupes de Yiğit Pacha. Comme cela avait été le cas pour Serrès, la vaste et fertile plaine en contrebas de Skopje fut colonisée par des Turcs originaires d'Anatolie. Grâce à cette place d'importance stratégique considérable, les Ottomans renforcèrent leur emprise sur l'ensemble de la Macédoine et disposèrent d'une excellente base pour de futures incursions en Albanie, dans les territoires serbes et en Bosnie. Dans la Bulgarie septentrionale, à l'abri de la barrière protectrice de la chaîne des Balkans, le petit royaume d'Ivan Sişman fut autorisé à survivre jusqu'en 1393. Son monarque, Couman d'origine, était le beau-père du sultan Murad et un vassal des Ottomans depuis la bataille de la Maritsa. À l'ouest du domaine de Sişman, se trouvait la principauté, encore plus petite, de Vidin, tenue par Stratsimir qui fut, de 1371 à 1395 un des plus fidèles alliés et loyaux vassaux des Ottomans, avant de se compromettre en 1396 avec la grande armée de Croisés qui affronta le sultan Yıldırım Bayezid (1389-1402) à la bataille de Nikopolis. Après avoir anéanti l'armée des Croisés, le sultan victorieux exila à Brousse Stratsimir dont les terres devinrent une province ottomane, tandis que la plus grande partie de ses troupes reprenaient du service dans l'armée ottomane, tout en gardant la religion chrétienne, situation qui se perpétua pendant plus de deux siècles après 1396.
- 12 Le sultan victorieux procéda immédiatement à la fortification de la tête de pont de Nikopolis, sur la rive opposée du Danube. En 1944, on découvrit au cours de fouilles une inscription en vieux bulgare primitivement située dans les murs du château de Holavnik

(aujourd'hui Turnu Magurele en Roumanie). Elle affirme « ce château de Holavnik fut rénové par le tsar Ildirim et au cours de Subaşı... ». C'est le plus ancien témoignage sur l'activité de construction des Ottomans dans la Bulgarie danubienne.

- 13 En 1402, Tamerlan brisa les forces de l'Empire ottoman à la bataille d'Ankara et fit prisonnier le sultan. Les récentes conquêtes de Yıldırım en Anatolie furent rétrocédées à leurs précédents seigneurs et maîtres ; le reste de l'Empire fut divisé entre les quatre fils de Yıldırım. Dans la lutte pour la suprématie qui s'ensuivit, l'Emir Süleyman assura son contrôle sur les territoires ottomans des Balkans, faisant d'Edirne sa capitale. Pour rendre visible son pouvoir et l'emprise de l'Islam sur la Thrace, il commença la construction d'une gigantesque mosquée à neuf coupoles, la plus grande bâtie jusque-là dans l'Europe du Sud-Est. Lorsqu'en 1411 son frère Musa Çelebi évinça Süleyman, la construction de la mosquée se poursuivit. Elle fut achevée en 1414 par Mehmed Çelebi, le fils cadet victorieux de Bayezid (sultan de 1413 à 1421).
- 14 Dans la période troublée entre 1402 et 1413, en dépit de l'insécurité des temps, Aydınoğlu Hamza Bey –un des parents du titulaire déposé du beylik d'Aydın dans l'Anatolie égéenne– se manifesta dans le domaine de l'architecture. Dans la ville d'Eski Zağra (Stara Zagora), dans la Thrace bulgare d'aujourd'hui, il construisit une énorme mosquée à coupole unique d'une portée de 17,47 m, performance technique sans précédent dans l'architecture locale byzantino-slave où les coupoles avaient rarement plus de six ou sept mètres de portée : la coupole de Stara Zagora était ainsi presque huit fois plus volumineuse que les productions de l'architecture locale. Sa source d'inspiration directe – de dimensions encore supérieures– se trouve dans la mosquée à coupole unique de Mudurnu dans le nord-ouest de l'Anatolie centrale. Celle-ci fut construite en 1388 par Yıldırım Bayezid, qui n'était encore que prince<sup>9</sup>. La mosquée de Stara Zagora fut achevée en 1409 (811 de l'Hégire). Sur l'inscription, Hamza Bey usurpe fièrement la titulature du sultan « Ombre de Dieu sur la terre » exprimant ainsi par le truchement de l'architecture et de l'épigraphie ses origines élevées. Bien entendu, lorsque le pouvoir central fut restauré, de telles incartades devinrent impossibles.
- 15 En conclusion, on doit souligner que la géographie et l'histoire ont conspiré pour déterminer le fait suivant : c'est en Thrace et en Macédoine que l'on trouve les plus anciens monuments de l'architecture ottomane, certains d'entre eux antérieurs de cent ans et plus à la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb. Après un demi-siècle au moins d'investigations sérieuses de la part des historiens de l'art, il est devenu très clair que les racines de l'architecture ottomane puisent dans les traditions constructives des Seldjoukides d'Asie mineure. Presque tous les types de monuments de la période ottomane primitive peuvent être trouvés, déjà pleinement exprimés, dans le milieu culturel et artistique très sophistiqué des Seldjoukides de Rum au XIII<sup>e</sup> siècle. Les créations architecturales des petites principautés turques (les beyliks) de l'Anatolie occidentale et centrale au XIV<sup>e</sup> siècle constituent le lien entre les Seldjoukides et les Ottomans.
- 16 Dans le développement de la grande mosquée ottomane, certaines influences de l'architecture islamique syrienne du temps des Omeyyades (661-750) sont visibles : salle de prière oblongue, cour traitée à la manière d'un cloître, entrée axiale cruciforme, etc. Ces influences pourraient avoir atteint les Ottomans par le relais des constructions du beylik d'Aydın en Ionie, comme la mosquée d'İsa Bey à Ayasoluğ (Ephèse), œuvre en 1375 de l'architecte Ali, fils du Damascène. Elles pourraient aussi pour partie être venues par le

relais de l'art de la principauté turcomane des Ortokides en Anatolie du Sud-Est, avec Mardin, Hasan Keyf sur l'Euphrate, Diyarbakır, etc.

- 17 Au XIV<sup>e</sup> siècle, l'architecture balnéaire des Ottomans suit les modèles canoniques strictement symétriques des Seldjoukides de Rum, quitte à assimiler, au XV<sup>e</sup> siècle, les riches formules des bains syriens, avec leur plan asymétrique et leur décor élaboré de stalactites de stuc (*mukarna*). Quant à la mosquée ottomane à coupole unique, structure d'une brutale franchise, elle remonte directement aux lieux de prière seldjoukides (*mescid*) qui, à leur tour, ont pu avoir leurs racines en Iran dans les temples du feu zoroastriens, si l'on en croit les théories soutenues par André Godard et par Erich Schröder, mais très critiquées<sup>10</sup>. Quoi qu'il en soit, tous ces types de bâtiments furent modifiés de façon inventive par les Ottomans et adaptés à leur goût spécifique pour des formes monumentales susceptibles d'être reproduites. Le résultat de ces transformations est un style architectural unique, directement reconnaissable, impossible à confondre avec tout autre.
- 18 L'influence de l'architecture byzantine, ou byzantino-slave, sur l'art ottoman des origines est un sujet de controverse. Avant que les chercheurs aient eu connaissance de l'architecture des Seldjoukides d'Anatolie, les édifices ottomans étaient simplement considérés comme des imitations de modèles byzantins. Certains cercles d'érudits ferment toujours les yeux sur la composante seldjoukide ou, en raison de l'isolement dans lequel leurs pays ont longtemps vécu, n'ont eu l'occasion d'accéder ni aux œuvres de référence, ni à l'abondante littérature les concernant. Nous ne devons jamais l'oublier : au temps du communisme, les livres publiés à l'Ouest ou en Turquie ne parvenaient que rarement, ou pas du tout, dans les bibliothèques d'Albanie, de Bulgarie ou de Macédoine. En Grèce, la situation était un peu meilleure : la littérature produite en Occident sur l'art islamique était partiellement accessible. Néanmoins, la riche contribution des historiens et des historiens de l'art turcs restait lettre close. Pour couronner le tout, on rappellera que l'histoire de l'art et de l'architecture de l'Islam n'est inscrite dans aucun des *curricula* des universités des Balkans, même de nos jours. Le résultat de cette situation est que – après onze congrès internationaux consacrés à l'art turc – l'hydre byzantine surgit encore de toutes ses têtes. Bien entendu, l'influence byzantine peut être décelée çà et là : nous avons déjà mentionné le türbe de Gazi Süleyman Pacha à Bolayır ; les comptes de construction tenus au jour le jour ( et conservés en séries impressionnantes depuis les années 1460) attestent la présence occasionnelle d'un maître grec. Néanmoins, un élément d'appréciation décisif est fourni par le mode de formation technique et artistique des architectes et des ouvriers du bâtiment : elle était assurée par l'École du palais, qui l'avait prise en charge depuis une date très ancienne. L'école du palais ne bornait pas son rôle à l'architecture mais influençait également la production des textiles de luxe, des tapis, de la céramique<sup>11</sup>.
- 19 Lorsqu'en 1371 les Ottomans, ayant consolidé leur mainmise sur la Thrace et la Macédoine, commencèrent à bâtir, leur répertoire de formes et leur code esthétique spécifique n'avaient pas encore été figés. Cette cristallisation s'accomplit vers la fin du XIV<sup>e</sup> siècle et fut définitivement parachevée dans les premières décennies après 1400.
- 20 Comme cela a déjà été souligné, les types spécifiques de monuments islamiques – mosquées, bains, medersas, caravansérails, türbes etc. – étaient complètement inconnus dans la région, ce qui devrait suffire à conclure que l'influence de l'architecture locale sur leur développement fut limitée. Architectes et maîtres d'œuvre vinrent en fait de l'hinterland anatolien. Nous connaissons le nom de Hacı Alaaddin, de Konya, qui dirigea

l'important chantier d'Eski Cami à Edirne. L'architecte de la grande mosquée de Dimetoka/Didymoteichon, fondée par Yıldırım Bayezid, achevée en 1421 par son fils Mehmed I, fut Hacı İvaz Pacha, rejeton d'une vieille famille noble du Kaz Ovası, près d'Amasya en Anatolie septentrionale. Il fut aussi le constructeur et l'architecte de la fameuse mosquée grecque de Brousse, l'ancienne capitale ottomane. Les maîtres capables d'exécuter les très complexes chapiteaux à stalactites (*mukarna*) et les opulentes décorations de stuc devaient également venir de l'hinterland anatolien. La réalisation de tels éléments décoratifs nécessite une année d'apprentissage sous la conduite d'un vieux maître, artisan confirmé dans cette technique. Pour les productions plus rudimentaires, il est toutefois possible d'envisager la participation d'une main-d'œuvre locale. Dans les environs de Dupnitsa, en Bulgarie occidentale, on peut observer de nombreuses petites églises de village bâties au cours des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. Il n'y a presque aucune différence entre l'appareil de maçonnerie de ces églises et celui de la grande mosquée de Dupnitsa, restée debout : la mosquée fut bâtie avec la participation de nombreux intervenants locaux. Est-ce aussi le cas de la mosquée de Firuz Bey à Tirnovo ? Lorsque les ruines de cette mosquée datant de 1453 furent abattues, au cours des années 1960, on découvrit une brique inscrite. Le texte, gravé quand l'argile était encore fraîche, est écrit en vieux bulgare. Il relate que le briquetier local a produit un grand nombre de briques pour la « mesgit » de Firuz Bey. Le Bulgare qui a publié ce texte concluait que l'inscription prouvait que les artisans bulgares savaient lire et écrire et que l'architecture ottomane était en fait bulgare. Dans le contexte d'une surenchère nationaliste encouragée par le gouvernement et en l'absence de toute publication consacrée à l'art ottoman dans les principales bibliothèques du pays, de telles conclusions sont presque inévitables : qu'elles soient valables est une autre question. Lorsqu'en 1455 le vieux chef de guerre et colonisateur Gazi Turhan Bey fit édifier dans son village natal de Kirk Kayak non loin d'Uzunköprü en Thrace turque, une mosquée, un hammam, un couvent de derviches et une cuisine pour les pauvres, il fit appel à différents groupes d'artisans. On observe une parfaite connaissance des modèles ottomans sur l'un des murs de la mosquée, où les arcades surmontant les fenêtres ont la forme d'un arc brisé à quatre cintres. Sur un autre mur, un groupe de maçons familiers de la tradition byzantine tardive n'a pu surmonter ces difficultés : les arcades en plein cintre de leur répertoire remplacent le tracé en arc brisé, maladroitement suggéré par une brique posée horizontalement, au-dessus de la clé de l'arc. À l'intérieur de la mosquée, sur la couche de plâtre originelle (dévoilée par la chute d'un revêtement postérieur) on peut toujours lire la signature de plusieurs maîtres musulmans : Ahmed, Mehmed, Mustafa etc. Le nom du commanditaire « Turhan Bey », apparaît également<sup>12</sup>. Cet exemple de Kirk Kayak montre comment fonctionnait en réalité un chantier : Musulmans et Chrétiens étaient au coude à coude sur les échafaudages, chaque groupe collaborait à la construction du même bâtiment, mais avec ses méthodes propres.

- 21 C'est le même constat qui se dégage de l'examen des livres de compte journaliers de construction des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles. Nicolas et Christos étaient proches de Mehmed et Mustafa. Dans certains cas, le chrétien était payé plus que le Musulman, ce qui ne signifiait pas que l'État discriminait de façon négative ses propres ressortissants, mais simplement que le chrétien était un meilleur maître. Lorsque, en 1992, un document de ce type fut présenté à un groupe d'historiens de l'art et d'archéologues bulgares, ce fut un véritable choc pour eux<sup>13</sup>.

- 22 Dans les pages qui suivent, nous allons tenter de donner une vue d'ensemble des grands monuments ottomans des Balkans en procédant à un choix pays par pays et en évoquant les problèmes liés à leur destruction ou à leur abandon d'une part, à leur conservation, restauration ou reconstruction complète d'autre part. Pour ne pas surcharger le texte, la bibliographie sera sélective. Quelques monographies de monuments seront annexées avec des notices explicatives.

## Albanie

- 23 À la période pré-ottomane, avant la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, les territoires qui constituent de nos jours la République d'Albanie comprenaient une multitude de « mini-États » en lutte permanente les uns contre les autres. À partir de 1385, ces principautés d'Albanie furent progressivement intégrées à l'Empire ottoman.
- 24 La principale raison, pour les Ottomans, d'annexer les territoires albanais était d'ordre stratégique. On ne pouvait absolument pas laisser aux mains des puissances occidentales cet excellent tremplin pour des incursions militaires au-delà de l'Adriatique. Soixante kilomètres seulement séparent la côte de l'Italie du sud, alors aux mains d'une maison d'Aragon expansionniste. Il n'y eut pas de peuplement massif de l'Albanie par des colons turcs. Des garnisons ottomanes prirent place dans les nombreux châteaux du pays et l'architecture ottomane fut d'abord réservée aux besoins de ces garnisons : de simples mosquées, de petits hammams, car il n'y avait aucun besoin de grands monuments musulmans.
- 25 De cette première période, rares sont les bâtiments conservés. Nous pouvons citer le minaret et les ruines de la Mosquée rouge, dans le château de Berat (Arnavud Belgrade), une fondation du sultan Mehmed I remontant à 1417-1421, ou l'enceinte urbaine de la nouvelle ville d'Elbasan, au cœur du pays, entreprise en 1466. Le registre de la population et des impositions des Balkans occidentaux T.D.167 donne en 1530 pour la province ou sandjak d'Elbasan le chiffre de trois villes et deux cent cinquante villages. Le tout s'élève à 9.442 foyers dont 526 seulement sont musulmans. Le registre mentionne ensuite 220 militaires dans les quatre places-fortes de la province. Ainsi, près de trois-quarts de siècle après l'établissement définitif du pouvoir ottoman dans l'Albanie centrale, la population de cette province d'importance stratégique n'était musulmane qu'à 8 %. Ce n'est qu'au cours du XVI<sup>e</sup> siècle –période de paix et de développement rapide– que la proportion changea radicalement. À partir des villes, l'islamisation de la population locale albanaise progressa vite. Au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, presque toute l'Albanie centrale et de larges parties du Nord furent converties à l'Islam. Cette propagation s'explique à la fois par le prosélytisme actif des différents ordres de derviches et par les carences du clergé chrétien. Dans le nord du pays, le catholicisme romain perdit la plupart de ses fidèles, comme on peut le lire dans les rapports de mission adressés à la Congrégation *De propaganda fide* à Rome. Dans le Sud, l'Église orthodoxe grecque résista beaucoup mieux et, aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, fut en mesure de bâtir nombre de nouvelles églises monumentales et de nouveaux monastères, de susciter plusieurs écoles excellentes de peinture d'icônes et de peinture murale. Néanmoins, dans le Sud, l'ordre des derviches Bektashi, peu rigoristes, devint très populaire, suivi de près par la branche Hayati des Halveti. Ceux-ci avaient leur quartier général à Ohrid, juste à l'extérieur des frontières actuelles du pays et étaient spécifiquement albanais. Lorsque, en novembre 1912, après le retrait des forces militaires ottomanes, le pays proclama son indépendance, 70 % de la

population était musulmane. Dans le Sud, l'Église orthodoxe regroupait encore 20 % des habitants, les taux de l'islamisation peuvent être illustrés par l'exemple du district de Kavaje, au sud de l'ancienne ville de Durrës/Durazzo. Selon l'annuaire administratif (*Salnâme*) de 1892/93 ce district comptait une ville et cinquante-sept villages, soit une population totale de 22.543 habitants. Seuls 272 d'entre eux, soit 12 % étaient Chrétiens. Le même annuaire recense pour la partie musulmane de la population trente-sept mosquées, petites et grandes, dans le district et pas moins de quarante-deux couvents de derviches (*tekke*), un collège d'enseignement théologique (*medersa*), dix écoles primaires (*mekteps*) et une école intermédiaire (*rüşdiyye*) ; pour les chrétiens, quatre églises et une école. La ville de Kavaje elle-même était une fondation ottomane des années 1570, destinée à remplacer Durazzo alors en déclin par suite des progrès de la malaria sur une côte marécageuse.

- 26 Après la fureur iconoclaste de la révolution culturelle communiste de 1967 et ses conséquences, très peu de monuments d'architecture ottomane sont restés debout en Albanie. Toutefois, les monuments dont la conservation avait été décidée furent restaurés avec amour et de manière extrêmement remarquable par l'Institut pour les monuments culturels de Tirana.

## Korçë

- 27 Parmi les mosquées les plus importantes et les plus anciennes de l'Albanie, il faut mentionner la mosquée monumentale de Mirahor İlyas Bey à Korçë (Albanie orientale). C'est un robuste quadrilatère de 12 mètres de côté, précédé par un portique à trois coupes supporté par quatre solides piliers maçonnés. Selon une longue inscription placée au-dessus de l'entrée, elle fut bâtie en 901 de l'Hégire (1494-1495) au centre d'un complexe comprenant *imaret*, *medersa*, *mektep* et hammam. İlyas Bey était natif de Korçë. Au service des Ottomans, il était devenu le connétable du sultan Bayezid II (1481-1512) qui lui fit don de cinq villages en Albanie centrale. Il les transforma en vakf, au profit d'une fondation faite pour l'entretien de sa grande mosquée d'Istanbul, la « Mirahor Camii » et de fondations dans le village de Piskopiye près de « Görice ». İlyas Bey avait évidemment l'intention de faire de ce petit village une ville musulmane, avec au moins une mosquée du vendredi, un marché hebdomadaire et des habitants inscrits en tant que citoyens et non en tant que paysans. Le succès ne fut que partiel. Peu après 1800, Félix Beaujour et William Martin Leake décrivaient Korçë comme une agglomération de 450 maisons et 3.000 habitants. Au XIX<sup>e</sup> siècle, la croissance fut rapide et la ville devint un centre industriel et commercial. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, la ville comptait 18.000 habitants dont un tiers de Musulmans.
- 28 Korçë est aussi le lieu de naissance du « Montesquieu musulman », Koçi Bey. Mohamed Ali, fondateur de l'Égypte moderne et de la dynastie qui prit fin de manière peu glorieuse avec le roi Farouk, avait également ses racines à Korçë.

### Korçë, la mosquée de Mirahor İlyas Bey, 1494/95



## Berat

- 29 Du milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, la mosquée monumentale de Berat a été fondée, selon la tradition locale et le témoignage croisé de sources ottomanes et italiennes, par les frères Ahmed et Mehmed Uzgurlu, descendants de la vieille famille noble albanaise des Sgouros, connue depuis l'époque byzantine et ayant produit nombre de gouverneurs et de diplomates au service des Ottomans. Les sources italiennes précisent que la famille était de Berat<sup>14</sup> : Au XVI<sup>e</sup> siècle cette ville s'étendit rapidement hors de l'enceinte du château perché sur une hauteur. Les frères Uzgur construisirent une monumentale mosquée à coupole dans la ville ainsi qu'une medersa, un *mektep*, un hammam, un *imaret* pour nourrir les nécessiteux et les voyageurs. Ils réunirent ce nouveau centre à la vieille ville fortifiée par une rue marchande longue de quatre cents mètres, flanquée de boutiques des deux côtés. Une inscription poétique en ottoman classique due au poète La'li de Bitola (Monastir, en Macédoine) donne la date de construction sous forme de chronogramme : 961 de l'Hégire (1554). L'original est perdu, mais une copie faite par un érudit dévoué, Vehbi Buharaja subsiste et a été publiée<sup>15</sup>.

## Elbasan

- 30 On peut toujours voir, dans le secteur sud de la vieille ville d'Elbasan, une mosquée à coupole unique de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. La Mosquée du Nazir (Nazireshës), datée de 1599. Elle présente la structure cubique ordinaire, la coupole reposant sur une zone intermédiaire à double tambour. Le porche a disparu depuis longtemps, la plus grande partie du minaret subsistant. La mosquée a été restaurée au cours des années 1970.
- 31 Il y avait à Elbasan deux autres mosquées à coupole unique, toutes deux du XVII<sup>e</sup> siècle. Celle de Bıçakcızâde (1660-1670) existait encore en 1967 mais fut démolie peu après cette date. Celle de Hasan Balizâde, ornée d'une belle inscription ottomane du poète La'Ali de Bitola (Monastir, en Macédoine) datée de 1608-1609, fut d'abord restaurée de façon satisfaisante, puis détruite au début des années 1980. C'était un bon exemple de mosquée albanaise, dans son aspect sombre et massif, de proportions plutôt maladroitement précédée par un élégant portique en bois et accompagnée par un minaret bien proportionné.

## Shkodër

- 32 C'est un tour de force que la grande « Xhamia e Plumbit » ou Mosquée de plomb, à Shkodër (Skutari), la métropole du Nord de l'Albanie. Elle fut bâtie en 1773 par le fondateur de la dynastie des vizirs semi-indépendants de l'Albanie, Plak (le Vieux) Mehmed Pacha Bushatli, gouverneur de la province de Shkodër, qui incluait la plus grande partie de l'Albanie du Nord et d'importants secteurs de l'actuel Monténégro. La mosquée est la seule, dans les Balkans occidentaux, à posséder une cour entourée de galeries. Disposer d'un tel élément était, après le début du XVI<sup>e</sup> siècle, une prérogative impériale. Sa présence, directement inspirée par l'art de la capitale, comme la taille et la monumentalité de la mosquée illustrent les prétentions de Bushatli Mehmed Pacha. La dynastie qu'il fonda domina pendant plusieurs générations l'Albanie du Nord. La famille Bushatli donna naissance à une pléiade de gouverneurs capables, mais aussi d'hommes de lettres. C'est ainsi que Bushatli Hasan Hakkı Pacha, fut un poète et un lettré, s'exprimant oralement et par écrit en arabe, en français, en persan et en turc, outre l'albanais, sa langue maternelle. Il légua à sa ville natale une riche bibliothèque après sa mort, survenue en 1896 à Istanbul, où l'on peut toujours voir sa tombe près du türbe d'Eyyüb Ensari.
- 33 La mosquée de Shkodër est composée d'une salle de prière cubique de grandes dimensions surmontée d'une coupole ; cette salle de prière est prolongée par une extension en forme d'abside qui abrite la niche du mihrab. C'est là un élément qui ne se rencontre que dans les plus grandes et plus belles mosquées des XV<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles à Istanbul comme dans les Balkans (Bitola, Serrès, Štip, Prizren). La cour mesure 12,30 sur 13,80m et ses galeries sont couvertes par douze coupoles alternant avec des voûtes en berceau. La mosquée est bâtie en pierres taillées dans un calcaire blanc bleuté à grains fins, très résistant à l'érosion. Le minaret a disparu, victime de la révolution culturelle albanaise de 1967 ; seule la mosquée a survécu avec en annexe un mausolée qui contient jadis les tombes du fondateur, de son fils et successeur İbrahim Halil Pacha, gouverneur général de toute la Turquie d'Europe, qui mourut en 1808, laissant en héritage nombre d'écoles supérieures, de mosquées et de bibliothèques dans sa ville natale et aux environs.

Shkodër, la façade Sud-Ouest de la mosquée de Mehmet Pacha Bushatli, 1773



## Tirana

- 34 À Tirana, square Scanderberg, en plein centre de la capitale, se dresse encore l'une des mosquées les plus caractéristiques du pays. Sa construction démarra en 1793, à l'initiative de Molla Bey, le petit-fils du fondateur de Tirana, Süleyman Pacha. Elle fut interrompue en raison de la guerre entre İbrahim Pacha Bushatli et Kaplan Pacha Toptan, maître de l'Albanie centrale. La mosquée fut achevée en 1822 par Hacı Ethem Bey. L'histoire de sa construction est retracée par une longue inscription ottomane. La mosquée de Tirana est couverte intérieurement et extérieurement, par un décor exquis de peintures murales florales et figuratives d'une remarquable qualité. Elle est, avec la mosquée de Beqar à Berat, l'un des meilleurs exemples de ce style coloré, spécifiquement albanais. En 1967, au cours de la révolution culturelle, le bâtiment a pu être sauvé par sa transformation en musée. Depuis la chute de la dictature communiste, il a été rouvert comme lieu de culte islamique.

Vlora, la façade Sud-Ouest de la mosquée de Muradiye, 1542



## Bosnie-Herzégovine

- 35 La Bosnie médiévale était un territoire dépourvu de villes et privé d'une grande architecture comparable à celle des églises ou des monastères de la Serbie. Province semi-indépendante du Royaume de Hongrie au XII<sup>e</sup> siècle, elle se constitua au XIV<sup>e</sup> siècle en royaume autonome dont la prospérité fut assurée par les mines d'argent ouvertes dans une grande partie du territoire. L'argent permit aux souverains bosniaques de mettre sur pied de guerre de nombreuses troupes et de construire des châteaux monumentaux sur les hauteurs dans tout le pays. Exception faite de la résidence royale de Bobovac, l'architecture était plutôt primitive. La grossière maçonnerie de moellons ne permettait pas la construction de coupes et de voûtes de toutes dimensions. L'exploitation de richesses minières, entreprise au XIII<sup>e</sup> siècle sous la conduite de mineurs saxons experts en la matière, permit l'apparition de quelques agglomérations à caractère quasi-urbain, comptant deux cents ou deux cent cinquante maisons au plus. Les vingt plus grandes villes avaient en moyenne cent quatre vingt maisons et seules neuf d'entre elles avaient une église ou un monastère. Ainsi les « villes » de Bosnie comptaient parmi les plus petites et les moins développées de toute l'Europe médiévale<sup>16</sup>. Les vieilles « villes »

minières ne furent pas le point d'appui de la vague de développement urbain que connut la Bosnie au XVI<sup>e</sup> siècle. L'urbanisation démarra à partir des nombreuses villes nouvelles qui furent fondées à l'initiative du pouvoir et par la suite développées par des générations de gouverneurs et d'administrateurs ottomans. Tous les grands centres de Bosnie-Herzégovine remontent directement à des initiatives et à des investissements des responsables provinciaux ottomans, qui furent presque tous des bosniaques d'origine locale. C'est le cas des villes comme Sarajevo, Banja Luka, Mostar, Tuzla ou Zenica et d'une série d'agglomérations plus réduites et moins connues : Konjić, Livno, Maglaj, Nevesinje, Počitelj, Stolac, Tešanj, Travnik entre autres.

## Sarajevo

- 36 Sarajevo fut fondée en 1462 par le gouverneur ottoman Gazi Īsa Bey qui, sur une prairie longeant la rivière Miljačka, bâtit sa résidence et un couvent de derviches servant de relais aux voyageurs. Le nom de la ville semble tirer son étymologie du turc « Saray Ovası » (la prairie du palais). Dans la langue populaire, la ville est toujours désignée comme Saray. Elle fut appelée à devenir l'une des plus grandes villes de la Turquie d'Europe, une métropole commerciale et un grand centre de culture islamique. La Bibliothèque Gazi Husref de Sarajevo conserve la plus grande collection de livres en langues orientales du Sud-Est européen, en dehors d'Istanbul, et a survécu sans dommages à la guerre.
- 37 Le second fondateur de Sarajevo, Gazi Husref Bey, fut gouverneur de Bosnie de 1522 à 1544. Il était né à Serrès, fils d'Īskender Pacha, originaire de l'Herzégovine et de Selçuk Hatun, une princesse ottomane, fille du sultan Bayezid II. Gazi Husref Bey fut un grand chef de guerre qui fit avancer la frontière ottomane vers le Nord et vers l'Ouest au préjudice des territoires contrôlés en Croatie par les Habsbourgs et par la République de Venise. Il fut aussi un grand bâtisseur et planificateur et le plus ferme soutien de la culture islamique dans les Balkans. Il construisit à Sarajevo la plus grande mosquée du pays, entourée d'un *imaret* où indigents et voyageurs pouvaient manger gratuitement, d'une medersa, de deux grands caravansérails, d'un couvent destiné aux derviches Halveti, d'un grand hammam et d'une longue rue en forme de marché couvert.
- 38 Sous une forme plus ou moins authentique, tous ces édifices existent encore à l'exception du caravansérail Taşlı Han. Une puissante fondation, puisant sa richesse aux revenus de propriétés urbaines et rurales (parmi lesquelles toute une série de villages autour de Serrès) assurait la maintenance de ce vaste ensemble immobilier. Une clause spéciale du règlement stipulait que si, à la fin de l'année, il restait de l'argent dans la caisse, il devait être affecté à l'achat de livres. Ce fut le cas pendant des siècles, faisant de la Bibliothèque Gazi Husref Bey ce qu'elle est à l'heure actuelle.
- 39 Sévèrement atteinte pendant le siège de Sarajevo par les Serbes, la mosquée ne s'était pas effondrée. Elle a été restaurée après 1995 grâce à des fonds saoudiens. À cette occasion les peintures murales néo-gothiques de l'époque austro-hongroise, affreuses et inappropriées, ont heureusement disparu. Peu après 2000, l'espace intérieur a été repeint avec des motifs calligraphiques et géométriques, faisant référence à la décoration originelle du XVI<sup>e</sup> siècle et restituant une atmosphère plus islamique.
- 40 Au fil des ans, Sarajevo finit par avoir près d'une centaine de mosquées. Presque toutes ont survécu. Une série de mosquées à coupole unique furent bâties par les plus riches d'entre les habitants, ainsi que d'autres caravansérails et medreses, toujours au cours du

XVI<sup>e</sup> siècle. Le grand vizir ottoman Rüstem Pacha qui était natif de Blazuj près de Sarajevo fit bâtir à Sarajevo un grand marché couvert (*bedesten*) surmonté de six coupes. C'est le seul de ce type qui subsiste encore dans le Sud-Est européen. Sarajevo était à l'origine une ville musulmane. Des Chrétiens orthodoxes s'y fixèrent au début du XVI<sup>e</sup> siècle et bâtirent une église vers 1550. Des Juifs d'Espagne s'établirent à leur tour et eurent bientôt leur synagogue. Venus plus tardivement, les catholiques romains élevèrent également leur église. Sur un espace de quelques hectares, les fidèles des quatre religions disposaient ainsi pacifiquement de lieux de culte à une époque où le reste de l'Europe connaissait de féroces guerres de religion.

Sarajevo, au premier plan: Hovace Durak, 1528; à gauche: le Brousse bedesten

et au fond: la mosquée de Gazi Husref Bey, 1530



## Banja Luka

- 41 Banja Luka seconde ville de Bosnie par sa population, est aussi une création ottomane mais a été fondée en deux temps. D'abord dans l'étroite gorge de la rivière Vrbas, en contrebas d'un petit château médiéval (le Gornji šehir) : c'est là qu'en 1552 le gouverneur Sofu Mehmed Pacha organisa un centre urbain autour de sa mosquée, d'un caravansérail, d'un pont, d'un hammam et de cent vingt échoppes. La mosquée, œuvre du grand architecte Sinan, ne survécut pas à la destruction de la ville par Maximilien de Bade en 1688.
- 42 En 1580, Banja Luka remplaça, comme capitale de la Bosnie, Sarajevo que le déplacement en direction du nord de la frontière de l'Empire ottoman avait trop éloignée du théâtre des opérations. Le gouverneur récemment nommé, Ferhat Pacha Sokolluović, neveu du grand vizir de l'Empire, Mehmed Sokolluović, qui resta au pouvoir de 1564 à 1578, refonda la ville de Banja Luka à quatre kilomètres au nord de la précédente, hors de la gorge étroite où celle-ci était située, dans une large zone de plaine. Il fit usage de la classique

formule ottomane combinant mosquée, école, bains publics, caravansérail et marché couvert groupés à l'intérieur d'un plan en damier. Non content de cela, Ferhat commandita plus de deux cents échoppes, un pont et des kilomètres de rues pavées disposant de rigoles pour l'écoulement des eaux sur leurs deux rives. Leur trace a été retrouvée en 1980 par des archéologues très surpris par leur découverte : ils pensaient que ce dispositif n'avait existé qu'à l'époque romaine.

- 43 Peu avant le déplacement de Banja Luka vers le site de plaine, Ferhat Pacha avait vaincu le comte Auersperg et fait prisonnier son fils. La rançon de ce jeune homme fut fixée à 340.000 pièces d'or. Ferhat n'utilisa pas cette somme pour se bâtir un beau palais mais l'affecta à la construction de la ville nouvelle. Des chants célébrant cet homme extraordinaire et ses œuvres étaient toujours populaires dans les premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle.
- 44 Comme il a été dit, Banja Luka fut détruite par l'armée autrichienne en 1688 et beaucoup de ses monuments ne furent pas rebâties. En 1878, lorsque la ville fut occupée par les Autrichiens, elle comptait trente-cinq mosquées. Les plus importantes étaient la Ferhadiye, datée de 1580 et la mosquée de Defterdar, bâtie en 1595 par l'administrateur des finances de Ferhat. Cette dernière affectait la forme classique d'une mosquée à coupole unique précédée d'un portique à trois coupoles et conservait le türbe à coupole du fondateur auprès d'elle. La Ferhadiye était, après la mosquée de Husref Bey à Sarajevo le plus important monument religieux ottoman de toute la Bosnie, loué par une longue série de voyageurs pour son exceptionnelle beauté.
- 45 Au temps de sa construction, le sultan Murat III, un ami des arts, était en train de bâtir une somptueuse mosquée dans la ville de Manisa, en Anatolie égéenne. Après avoir résidé plusieurs années à Manisa comme prince, Murat, devenu sultan en 1574, voulait imprimer sa marque sur cette ville. Le grand Sinan fut maître d'oeuvre, plusieurs de ses élèves dirigeant les chantiers. Toute une correspondance sur les problèmes rencontrés au cours de la construction est conservée aux archives d'Istanbul. C'est au cours des années où la Muradiye fut bâtie que Ferhat projetait sa mosquée à Banja Luka. Grâce à ses contacts directs avec la capitale, il réussit évidemment à obtenir un plan de la mosquée de Manisa et l'adapta à son propre bâtiment. En réalité, le travail fut confié à un architecte local bosniaque qui ne put maîtriser l'esthétique raffinée de l'art ottoman.
- 46 C'est ainsi que la mosquée était démesurément élevée à la fois au niveau de la coupole centrale et à celui du portique. Ce dernier était à l'origine doublé d'un porche extérieur qui atténuait l'impression globale de disproportion. Au cours de la seconde guerre mondiale, Banja Luka fut bombardée et la mosquée endommagée. À l'occasion de la restauration, il fut décidé d'évacuer les restes du porche extérieur. Le monument survécut encore sous cette forme, très admiré, alors que marché couvert, medersa et caravansérail de Ferhat avaient disparu après 1688. Mais, le 7 mai 1993, la mosquée et les trois mausolées monumentaux qui la flanquaient succombèrent à la folie destructrice des gangs de nationalistes serbes. On la fit exploser avec des munitions de l'armée yougoslave et ses débris furent déchargés loin de la ville. Dans les jours qui suivirent, tous les autres monuments islamiques connurent le même sort. À l'issue des accords de paix de Dayton, signés en 1995, le conseil municipal serbe a été enjoint impérativement de reconstruire la Ferhadiye et les vingt autres mosquées historiques de Banja Luka, d'autoriser la population musulmane déportée à revenir dans la ville. Jusqu'à présent, ces injonctions ont toutes été ignorées.

### Banja Luka, la mosquée de Defterdar Hasan Efendi, 1595/96



## Mostar

- 47 Mostar Sur la rive est de la Neretva, les prémices de la ville de Mostar apparaissent, au cours de la première moitié du XV<sup>e</sup> siècle, sous la forme d'un hameau de quelques maisons situé sur la route conduisant de la côte marchande de Raguse (Dubrovnik) vers l'intérieur des Balkans. En 1452, un document établi à Raguse mentionne « duo castelli al ponte de Neretva ». En 1468, ce lieu passe sous domination ottomane. Le plus ancien registre ottoman d'imposition, conservé aux archives d'Istanbul, daté de 882 de l'Hégire (1477), mentionne pour la première fois Mostar sous son nom actuel et la décrit comme un établissement de dix-neuf foyers de civils, tous chrétiens avec une garnison de vingt-cinq hommes, Musulmans de diverses origines balkaniques, gardant le château. L'établissement est appelé « Pazar-i Mostar », avec comme second nom « Köprühisar » (château du pont). Grâce à sa position sur la grande route et à la paix durable instaurée par les Ottomans, Mostar se développa rapidement. Le registre T.D. 167 des Archives d'Istanbul, datant de 1519, fait état de 85 foyers de Chrétiens et de quatre foyers de Musulmans, en-dehors de la garnison. La plus ancienne mention d'une mosquée et d'un hammam date de 1506 et concerne une fondation du gouverneur d'Herzégovine Sinaneddin Yusuf. Entre 1512 et 1520, le sultan Selim I<sup>er</sup> fait construire une *mescid* à proximité du vieux pont pour répondre aux besoins de la garnison.
- 48 Au cours du XVI<sup>e</sup> siècle, la croissance urbaine exponentielle de Mostar en fait, de loin, la plus grande ville d'Herzégovine, éclipsant le bourg médiéval de Blagaj, situé non loin de là, mais à l'écart de la route principale. Malheureusement, aucun registre des années 1550 n'est conservé et cette croissance, qui démarre vers 1540, ne peut être déduite que des dates de construction de quelques grandes mosquées de la ville. En 1585, le registre

*Kuyudu kadime* n°8 des Archives de la direction générale du cadastre à Ankara mentionne 513 foyers, presque tous musulmans, répartis dans seize quartiers (*mahalle*) de la ville, identifiés par le nom de la mosquée ou *mescid* qui en constitue le point focal, les quelques foyers de Chrétiens catholiques étant disséminés. Ces derniers étaient au nombre de dix en 1630. Ce chiffre s'éleva à 78 en 1813 et s'accrut rapidement par la suite.

- 49 En 1558, le notable ottoman local, Karadjoz Mehmed Bey, frère du vizir Haydar Pacha –et non de Rüstem Pacha comme on le dit fréquemment– fit bâtir dans la ville en rapide expansion la plus grande et la plus harmonieuse mosquée de l'Herzégovine ainsi qu'un collège théologique, une bibliothèque, un caravansérail et une cuisine pour les indigents et les voyageurs, d'autres fondations intervenant dans différentes localités du district.
- 50 Le remplacement de l'ancien pont médiéval, déjà reconstruit par le Fatih Sultan Mehmed entre 1468 et 1481, doit également être mis en rapport avec l'expansion de Mostar au cours des années 1550 et 1560. Le pont actuel fut construit, par ordre du sultan Süleyman le Magnifique et sur ses fonds, à la demande de la population de Mostar, Karadjoz Mehmed Bey, déjà mentionné, étant responsable de la tenue des comptes de construction. Toute une série de lettres et de rapports de sa main, envoyés à Istanbul, montrent que c'était un homme ingénieux et concerné. Selon une inscription en ottoman visible sur le pont avant sa récente destruction, celui-ci fut terminé en l'an 974 de l'Hégire, c'est-à-dire entre le 19 juillet 1566 et le 7 juillet 1567. La date d'achèvement était également donnée par une inscription de six hémistiches en turc dont la dernière ligne était en forme de chronogramme, chaque lettre ayant une valeur numérique dont la somme donne 974. Ce chronogramme perdu est transcrit dans le *Zbornik Enveri Kadić*, la grande collection de documents ottomans de la Bibliothèque Gazi Husref Bey de Sarajevo. Il a également été noté dans le *Seyahatnâme* du voyageur ottoman Evliya Çelebi au XVII<sup>e</sup> siècle.
- 51 Une lettre conservée dans les minutes du Conseil impérial du gouvernement (*Mühimme Defteri*) à Istanbul et datée du début d'avril 1568 montre que le pont avait été récemment achevé et que son architecte était Hayruddin, à qui l'on enjoignait maintenant de se rendre à Makarska sur la côte dalmate afin d'y superviser la construction d'un château. Hayruddin est connu comme un élève du grand architecte ottoman Sinan. La liste contemporaine des œuvres de Sinan mentionne la mosquée de Karadjoz Bey à Mostar comme ayant été la seule conçue par le grand maître lui-même dans toute l'Herzégovine. Quant au pont, une inscription ottomane, toujours en place sur la culée est, mentionne une importante réparation en 1150 (1737-1738). Un document ottoman conservé à Istanbul et daté du début mars 1738 contient les comptes de cette réparation, causée par une explosion de la poudrière (*cebehane*).
- 52 À l'époque austro-hongroise (1878-1918), Mostar conservait encore les deux tiers de son ancien patrimoine architectural, proportion très élevée pour les Balkans. La plus grande partie de la ville fut rebâtie par les Autrichiens avec des rues rectilignes et de belles et bonnes maisons typiques du style de l'Europe centrale. Pour complaire aux Musulmans – nécessaires pour équilibrer des Serbes politiquement dangereux– ils autorisèrent la construction de leurs grands bâtiments publics en un style éclectique, identifiable comme « islamique ». C'est un mélange d'éléments fatimides et mamelouks empruntés à l'architecture syrienne et égyptienne, mais non à l'art des vaincus Ottomans. Beaucoup de ces intéressants bâtiments ont survécu à la récente guerre ou pourraient être restaurés. Au temps du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes, puis au cours de la période 1945-1955 dans la Yougoslavie de Tito, un tiers environ des mosquées historiques de Mostar fut détruit sous toutes sortes de prétextes. Il est comique de constater que seules

les destructions de la terrible guerre de 1992-1995 ont pu déterminer la récente reconstruction de quelques-unes d'entre elles, comme la mosquée de Nazir Ağa datant des environs de 1550 ou celle de Tere Yahya, des environs de 1610. À la même époque, la restauration des ruines terriblement mutilées de la mosquée de Sivri Hacı Hasan, à l'extrémité sud de la ville (1620) et de la mosquée de l'homme d'État et poète Dervish Pacha Bayezidagić sur la rive droite de la Neretva (1592) doivent être signalées. Mostar conserve trois importantes mosquées à coupole unique, qui toutes trois ont survécu à la guerre, bien que gravement endommagées. En dehors de la mosquée de Karadjoz Mehmed Bey, déjà mentionné, ce sont les mosquées de Koski Mehmed Pacha et de Nasuh Ağa.

Mostar, la mosquée et la medersa de Karadjoz Mehmet Bey, 1557



### La mosquée de Koski Mehmed Pacha

- 53 La mosquée de Koski Mehmed Pacha est presque plus parfaite que celle de Karadjoz Mehmed Bey. Elle a été érigée en 1618-1619, au mépris du risque, en surplomb direct d'une haute falaise qui domine la Neretva à cent mètres environ en amont du vieux pont. C'est un cube irréprochablement bâti, avec un tambour octogonal et une coupole couverte de plomb. Un double porche le précède. Le porche intérieur a trois coupoles reposant sur quatre colonnes ; le porche extérieur est une galerie de bois couverte en plomb. Le bâtiment est accompagné d'un *hankah*, couvent pour derviches Halveti, composé d'une fontaine centrale d'eau vive et d'une cour intérieure intime.
- 54 Au cours de la guerre de Bosnie, l'artillerie croate détruisit le minaret, atteignit et perfora la structure de la mosquée. Les cavités ont été soigneusement comblées avec le matériau d'origine (pierre de *tenelja* exploitée dans une carrière du sud de la ville) et le minaret a été reconstruit en 2003 dans sa forme originelle. Le fondateur de la mosquée avait été

secrétaire du grand vizir Lala Pacha Sokulluvić et, par la suite, *Defterdar* de l'armée à Istanbul. Il avait les meilleurs contacts dans la capitale pour faire de la mosquée de Mostar, sa ville natale, un monument de la plus haute qualité. C'est la répétition de ce qui s'était passé avec Karadžoz Mehmed Bey.

### La mosquée de Nasuh Ağa Vučjaković

- 55 La mosquée de Nasuh Ağa Vučjaković Sur la rue principale, c'est la troisième mosquée de ce type à Mostar. Elle présente l'ordinaire structure cubique surmontée d'une coupole et précédée d'un porche à trois dômes, mais l'exécution révèle une main d'œuvre provinciale peu familiarisée avec l'esthétique ottomane. Les différentes parties de l'édifice sont mal proportionnées et lourdes. Le tracé des principales fenêtres s'inspire de formes du gothique tardif ; les dômes du porche sont exagérément élevés et bulbeux, des chapiteaux renaissance remplacent les stalactites etc. Tous ces détails révèlent que des maîtres venus de la côte dalmate ont travaillé ici.
- 56 Une inscription existe au-dessus de l'entrée mais est très problématique. Le chronogramme donne la date de construction de 935 (1528-1529). En revanche, le *vakfiye*, conservé et publié, est de la dernière semaine de janvier 1564 ; il semble impossible qu'un bâtiment de cette importance ait fonctionné pendant trente-six ans sans charte de fondation.
- 57 Nasuh Ağa passe pour être originaire de Ljubuški, tout à l'ouest de l'Herzégovine. C'est là, en 1558, qu'il fit construire une mosquée dont l'inscription dédicatoire est conservée. Dans le texte, il se désigne lui-même comme Dizdar (commandant de forteresse). À l'époque où son *vakfiye* de Mostar fut rédigé, il était sandjak bey de Požega en Slavonie. Si nous nous souvenons qu'en 1519 Mostar avait seulement quatre foyers de Musulmans, il est vraisemblable qu'il faille placer la date de construction de la mosquée vers 1550 au plus tôt. L'étrange combinaison de volumes ottomans avec des détails gothiques et renaissance prouve qu'à l'époque Mostar était tout au bout du monde musulman. La situation allait changer fondamentalement avec la construction de la parfaite mosquée ottomane de Karadžoz Bey où, une décennie plus tard, intervenaient directement des maîtres et une direction de chantier venus de la capitale.
- 58 Le *vakfiye* de Nasuh Ağa inclut la mosquée de Ljubuški et montre qu'il avait également fondé des écoles et deux ponts ; l'un d'eux franchissait la poétique rivière Radobolja à Mostar. Après avoir survécu à la guerre ce petit pont s'effondra à la suite d'une crue catastrophique. Il a été reconstruit peu après, mais hélas, avec inexactitude.

## Bulgarie

- 59 Le sud-est de la Bulgarie, les grandes plaines qui s'étendent entre Edirne et Plovdiv, firent partie de l'Empire ottoman des années 1360 à 1885 ; les secteurs montagneux du sud et du sud-ouest du pays des années 1380 à 1912 ; le cœur de la Bulgarie, le plateau qui règne au nord des Balkans, de 1393 à 1898. Ce laps de temps excède d'un demi millénaire, ou plus, les deux périodes où la Bulgarie fut indépendante.
- 60 La Bulgarie pré-ottomane était politiquement divisée et beaucoup plus petite que l'État actuel. Selon les termes d'un célèbre historien des Balkans aux environs de 1900, Constantin Jireček, la grande plaine thrace entre Adrianopolis et Philippopolis (pour employer les anciens noms de ces villes) constituait un *no-man's land* entre Byzance et le

Royaume bulgare des Šišmanides. L'archéologie a révélé qu'un grand nombre d'établissements humains avaient disparu en raison des croisades du XII<sup>e</sup> siècle, des guerres consécutives des Terterides contre les seigneurs semi-indépendants du piedmont méridional des Balkans. Cette zone désertée fut colonisée par des Turcs d'Asie mineure qui s'y installèrent, tantôt spontanément, tantôt à l'initiative des gouverneurs. Une autre vague importante d'arrivants déferla en 1402-1404 avec les réfugiés fuyant l'impitoyable invasion des armées de Tamerlan, si éloquemment décrite par une chronique anonyme ottomane.

- 61 Au nord de la chaîne des Balkans, le pays était divisé entre le Royaume de Vidin, au nord-ouest, le domaine du tsar de Tirnovo au centre et la principauté mixte (Gagauz) de Dobrotits à l'est, les montagnes du sud étant largement dominées par les Byzantins et, pendant quelques décennies, par les Serbes. Le sud-ouest du pays, ainsi qu'une grande partie de l'actuelle République de Macédoine, constituaient la Principauté de Velbuzd (Kyustendil). La division provinciale ottomane s'inscrivit largement dans les frontières politiques existantes. Entre 1411 et 1413, la Thrace souffrit particulièrement de la guerre civile entre les fils de Yıldırım Bayezid avant la paix imposée en 1413 par le sultan Çelebi Mehmed. La Bulgarie danubienne, quant à elle, fut épargnée par les troubles de 1411-1413 mais fut lourdement touchée pendant la « Croisade de Varna » de 1443-1444, au cours de laquelle de nombreuses villes furent rasées. Les sources ottomanes comme les sources occidentales donnent des détails sur cette croisade et les archéologues des cinq dernières décennies en ont observé partout les traces. Ces conflits furent suivis par un siècle et demi sans invasions ni guerres intestines, un laps de temps exceptionnellement long dans l'Europe du Sud-Est.
- 62 En Bulgarie, comme on l'a déjà signalé, il ne subsiste que très peu du riche patrimoine architectural ottoman, mais les monuments parvenus jusqu'à nous appartiennent à la catégorie la plus ancienne et la plus importante. Nous les trouvons dans les villes de Plovdiv, Razgrad, Šumen, Sofia, Stara Zagora et Yambol, ainsi que dans l'ancienne capitale du sandjak de Kyustendil, tout à l'ouest du pays, où ils sont d'une qualité légèrement inférieure. Dans les villages du Deli Orman et de la Dobroudja, ainsi que dans les montagnes du Rhodope, des dizaines de mosquées sont conservées, mais la plupart datent du XIX<sup>e</sup> siècle et sont d'une faible qualité architecturale. Une spécificité bulgare est illustrée par la demi-douzaine de grands couvents, monumentaux et fort anciens, destinés aux derviches hétérodoxes et libéraux Bektashi et Babai. Tous ces couvents comportent un türbe monumental de leur saint fondateur avec la sépulture, une salle de réunion heptagonale, autrefois couverte d'un énorme ouvrage de bois, aujourd'hui perdu. Chacun de ces couvents était établi dans un lieu isolé, loin des villes ; certains sont toujours vénérés et visités par de nombreux pèlerins<sup>17</sup>.
- 63 Cinq villes de Bulgarie possèdent d'importants monuments ottomans. Nous allons maintenant passer brièvement en revue ceux de Kyustendil, Plovdiv, Šumen en laissant de côté Razgrad et Yambol pour une étude ultérieure. Une mention spéciale concernera Sofia.

## Kyustendil

- 64 Kyustendil Cette petite ville est située tout à l'ouest du pays sur la grande voie qui, depuis Sofia et Plovdiv, se dirige vers Skopje puis vers l'Albanie et le Kosovo. Elle a succédé indirectement à la ville romaine de Pantalìa, disparue après l'année 553 de notre ère. Sur

la hauteur dominant la ville se dressait un fort, qui fut restauré sous le règne de Justinien. Il survécut aux invasions avaro-slaves du VII<sup>e</sup> siècle et aux temps troublés qui les suivirent. Ce château-fort devint la résidence de Constantin Dejanović, le maître de la Principauté de Velbužd qui servit les Ottomans en tant que vassal de 1371 à sa mort en 1395. Au pied du château, dans la partie ouest du site de l'ancienne Pantalia, existait un petit faubourg ouvert, comportant au moins une église selon les termes d'une mention de 1277. D'importantes fouilles archéologiques ont montré que la zone d'habitations entourant l'église existait depuis le X<sup>e</sup> siècle. Quant à la partie est du site de l'ancienne Pantalia, elle resta désertée jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle, époque de la construction de la mosquée dite de Fatih Sultan Mehmed (1462), qui fut érigée directement sur les fondations de l'ancienne enceinte urbaine romaine. Plus à l'est, la mosquée d'Ahmed Bey se dresse sur les ruines d'une basilique de l'Antiquité tardive, église ou plus vraisemblablement bâtiment public profane : tout ce qui a pu être dit ou écrit par ailleurs sur la substitution de mosquées à des églises ou sur la désacralisation d'églises au profit de bains publics relève d'un folklore typiquement balkanique et ne peut être retenu ici.

- 65 Le prince Constantin n'ayant pas laissé d'héritier digne de lui succéder, les Ottomans organisèrent pacifiquement la principauté comme un sandjak ordinaire, sans opérer de grands changements. Une partie de l'armée de Constantin prit du service chez les Ottomans. En référence aux nombreuses sources thermales, la ville reçut le nom de Banja. Aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, douze de ces sources furent captées par les Ottomans et de solides établissements de bains coiffés de dômes furent aménagés. Un seul, le Dervish Banja de 1566, a survécu. La ville et le pays furent connus sous diverses appellations « Konstandinili », « le pays de Konstanbul » ou encore « Banya i Kyustendil ».
- 66 Entre 1402 et 1409, mais plus vraisemblablement en 1405, au cours de la période troublée qui suivit la mort du sultan Yıldırım Bayezid, les Hongrois fomentèrent, avec l'aide d'un fils de l'ancien tsar Ivan, une révolte qui fut matée par le gouverneur ottoman de Roumélie, Émir Süleyman, comme cela est brièvement relaté dans une biographie. C'est à cette occasion que le vieux château dut être détruit et la population de l'établissement humain situé en contrebas dispersée ou relogée, du moins partiellement. C'est probablement à cette même occasion qu'un groupe appréciable de colons turcs s'établit à Banya-i Kyustendil, marquant le début de la ville ottomane. Cette question est traitée de façon très confuse dans l'historiographie bulgare. En 1992, j'ai eu –précisément à Kyustendil– l'occasion de mettre en peu d'ordre dans ce tissu d'approximations et d'affabulations<sup>18</sup>.
- 67 Kyustendil ne se développa que lentement. En 1499, un chevalier de Cologne, Arnold van Harff, décrit « Vruskabalna... eyn gar grosse schone stat » (... une ville assez grande et belle). Le plus ancien registre ottoman conservé du Sandjak de Kyustendil (MM 170 de 1517-1518) mentionne 293 foyers de Musulmans contre 47 de Chrétiens, une mosquée et quatre *mescid*. En 1550, ces chiffres s'élevèrent à 378 pour les Musulmans et à 64 pour les Chrétiens, avec une mosquée et quinze *mescid*. En 1570, 612 foyers musulmans, 78 chrétiens, toujours une seule mosquée du vendredi, mais vingt et une *mescid*. La « Grosse Stat » d'Adrian van Harff, qui ne pouvait excéder 1.500 habitants, devait en avoir, en 1570, 2.800 à 3.000 ; ce chiffre relativement faible en faisait néanmoins le centre urbain le plus important de la région. Au fil des ans, la ville atteignit progressivement 6.800 habitants, chiffre de 1869. Elle avait alors seize mosquées, neuf établissements thermaux, trois églises et une synagogue. Les Musulmans comptaient pour 52 % de la population, les Chrétiens pour 38 % et les Juifs pour 11 %.

Kyustendil, la mosquée d'Incili Ahmed Pacha, 1575/77



### La mosquée du sultan Mehmed

- 68 L'unique mosquée du vendredi mentionnée sur les anciens registres ottomans porte le nom du sultan Mehmed le Conquérant, qui séjourna en 1463 dans la ville avant de marcher sur la Bosnie. C'est à cette occasion que le riche percepteur des taxes Haraççı Kara Mehmed Bey lui fit présent d'une mosquée à coupole. Il fit également bénéficier la ville d'une medersa, d'un caravansérail et d'un système d'adduction d'eau. Il fut à même de réunir assez de biens pour assurer l'entretien de la medersa, la rémunération de son équipe et la pension des étudiants, mais ne put faire de même pour la mosquée. Lorsque le bâtiment fut donné au sultan, les finances de l'État durent fournir les fonds manquants. Cette histoire est relatée à la page 490 du registre MM 170 de 1517, avec des détails concernant le personnel des deux établissements et leurs salaires.
- 69 La date de construction de la mosquée et l'identité de son fondateur sont longtemps restées mystérieuses et plusieurs historiens ont été induits en erreur par la date de 938 (soit 1531 de l'ère chrétienne) inscrite sur une brique haut placée, dans le tambour de la coupole. Comme je l'ai signalé plus haut, le manque d'expérience concernant l'histoire et l'esthétique de l'architecture ottomane est flagrant en Bulgarie, où la difficulté d'accès aux publications spécialisées –sans parler des archives– est évidente. Il y a déjà longtemps qu'İbrahim Tatarlı avait suggéré que la date de 1531 faisait référence à une restauration, mais il n'a pas été écouté et cette date de 1531 continue à être citée comme la date de fondation dans toutes sortes de publications.
- 70 La mosquée du sultan Mehmed à Kyustendil est une solide structure parallélépipédique bâtie en appareil mixte cloisonné (Kästelwerke). Elle se subdivise en une salle de prière de plan carré de 12 m de côté, précédée par un porche. Celui-ci comporte deux coupoles – une à chaque extrémité– et une étroite voûte sur la partie médiane. Cette partie médiane est ornée d'un riche décor de stalactites ; quant aux dômes latéraux, ils ont une forme en

spirale, qui crée un effet architectural très riche. Ce parti –et singulièrement l'articulation en un seul bloc de la salle de prière et du porche– se réfère à un style caractéristique de la première moitié du XV<sup>e</sup> siècle dans de grands centres ottomans comme Brousse plutôt qu'au style de la Turquie d'Europe. Le grand minaret conforte cette impression. Il est construit en petits blocs hexagonaux de calcaire gris poreux (*bigor*), chaque bloc étant séparé du voisin par un maillage de briques hexagonales roses. Il est unique en Bulgarie.

- 71 L'état de conservation de la mosquée est tragique. En octobre 2005, elle tombait littéralement en ruines. Au cours des années 1970, le conseil municipal souhaitait la démolir afin de « moderniser » le centre ville, ce qu'empêcha une action internationale bien coordonnée. Au cours des années 1980, dix mille dollars furent envoyés d'Europe occidentale à une fondation de Kyustendil, mais presque la moitié des fonds furent détournés. Tout ce qui fut fait consista à cercler le tambour de la coupole principale pour prévenir son effondrement. La mosquée étant fondée pour partie sur les structures romaines de Pantalia et pour partie sur un terrain meuble, imbibé de résurgences à diverses occasions, sa stabilité ne peut être garantie et elle risque de choir : c'est du moins ce qui a été déclaré. Aujourd'hui, des pierres tombent du sommet du minaret sans que rien soit fait ; dans quelques années, le problème « sera résolu de lui-même ».

### La mosquée d'Ahmed Bey ou Incili Cami

- 72 La situation de la seconde mosquée conservée à Kyustendil est plus favorable. Cette mosquée est située en marge de la voie principale, dans un parc faisant face aux modernes Çifte Banya, remplaçant un double bain thermal ottoman bâti en 1489. Selon les légendes locales, la mosquée occuperait le site de l'église médiévale bulgare de Sainte-Nedelya. Les archéologues ont cependant prouvé qu'elle se dresse directement sur les fondations d'une importante structure du Bas-Empire romain. Le bâtiment a une seconde dénomination, signifiant « mosquée aux perles » (*inci* en turc). Récemment, un célèbre auteur bulgare a prétendu que ce nom signifie « mosquée à la Bible » (*incil* en turc) et devrait donc se traduire par « mosquée chrétienne » ; élucubration plus intéressante du point de vue du folklore que de l'histoire architecturale.
- 73 La mosquée a la forme d'un cube couvert d'une élégante coupole, selon une formule courante. Toutefois, la salle de prière est agrandie par une galerie couverte en cul-de-four où sont accueillies les femmes. Comme à l'accoutumée, un porche à trois coupoles précède le bâtiment. Ce porche, bâti en calcaire fin de couleur verdâtre, repose sur quatre élégantes colonnes de marbre. Le corps proprement dit de la mosquée est bâti selon la technique locale du « cloisonné ». Quant au minaret, il a été démoli en 1904 sous prétexte de désordres consécutifs à un tremblement de terre qui auraient pu le mettre en péril. Cette tactique est l'une de celles auxquelles on recourt en Europe du Sud-Est pour en finir avec les reliques indésirables du passé. En 1940, la mosquée désaffectée fut restaurée et devint le siège du musée local ; elle conserve cette fonction et est en bon état.
- 74 L'identité du fondateur de la mosquée a longtemps été problématique. L'inscription surmontant l'entrée du bâtiment se rapporte à une grande réparation de l'année 1147 de l'Hégire (1734-1735) tout en taisant le nom du fondateur. On découvre, haut placées sur le mur latéral nord-est de la mosquée, deux inscriptions gravées dans la brique avant cuisson. L'une donne la date de 983 (1575) ; l'autre, celle de 885 (1577). Le meilleur candidat au titre de fondateur de la mosquée est sans aucun doute Feridun Ahmed Bey,

homme politique et homme de lettres, auteur de la fameuse collection des correspondances du sultan. Feridun Ahmed avait été l'un des hommes de confiance du puissant grand vizir Sokullu Mehmed Pacha, en fonction de 1565 à 1579. En 1574, après la mort du sultan Selim II, son fils Murad III tenta de limiter le pouvoir du grand vizir dont le confident et partisan Ahmed fut éloigné sous prétexte de promotion au rang de gouverneur de la province de Semendire. Peu après, il fut muté à Kyustendil.

- 75 Un contemporain, l'historien Gelibolulu –mort en 1601– a noté que Feridun Ahmed était toujours bey de Kyustendil en 1580. En 1581, après la mort du grand vizir, il fut rappelé à Istanbul, reprit son rang et épousa la princesse Mihriman, fille de Süleyman le Magnifique. Feridun Ahmed mourut en 1583 et fut enseveli dans un modeste mausolée du faubourg sacré d'Eyüp à Istanbul où l'on peut toujours visiter sa tombe. Les années mentionnées par les deux inscriptions de la mosquée de Kyustendil correspondent de si près à celles de son séjour dans la ville que l'on peut pratiquement exclure toute autre possibilité d'attribution, d'autant que cette mosquée élégante et originale s'accorde bien avec les goûts raffinés et la position d'Ahmed Bey.

## Plovdiv

- 76 La grande ville de Plovdiv –qui porta les noms de Philippopolis, Philipople, Filibe– est la métropole de la Thrace bulgare et la seconde ville du pays. La Džumaya Džami datant des années 1425 est toujours visible et constitue un bon exemple du type « Ulu Cami » ou grande mosquée, avec une vaste salle couverte de trois coupes et de galeries voûtées en berceau sur les flancs. C'est une fondation du sultan Murad II (1421-1451) qui, après avoir affermi son pouvoir, se rendit à Filibe pour reconstruire la ville, détruite pendant la guerre civile ottomane. La Filibe des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles était véritablement une ville turque. Le registre ottoman pour la Thrace T.D. 26 de 1489-1490 mentionne vingt-quatre gardes musulmans postés sur les mosquées ou *mescid* et seulement quatre chrétiens postés sur les églises. Par ailleurs il dénombre 796 foyers de Musulmans, 78 de Chrétiens, et 33 de Gitans, partiellement musulmans et partiellement chrétiens. Musulmane à 88 %, la ville devait compter 4.300 à 4.600 habitants, presque tous artisans. C'est dans ce contexte que doivent être compris les monuments ottomans subsistants.

Plovdiv, la mosquée Dçumaya du sultan Murad II, 1425



## La mosquée İmaret

- 77 Au cours de la première moitié du XV<sup>e</sup> siècle et des dernières décennies du XVI<sup>e</sup> siècle, Filibe servit de résidence au gouverneur général ottoman de la Turquie d'Europe (Roumélie). L'un d'entre eux, şihabuddin Pacha, construisit en 1444 le second bâtiment majeur de la ville, appelé « mosquée İmaret ». Elle est située à distance du centre ville et de la grande mosquée, non loin d'une des rives de la Maritsa. Jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle, une grande medersa et un important établissement de bains se dressaient non loin d'elle ; ils furent alors démolis. À l'origine, la mosquée avait été une zawiya, donnant asile aux voyageurs de toutes confessions ainsi qu'aux derviches et aux étudiants itinérants. Elle était bien dotée en domaines, essentiellement une demi-douzaine de riches villages chrétiens du Rhodope, dans les montagnes situées au sud de la ville. Ce statut privilégié permettait en retour à ces villages d'entretenir quelques importants monastères qui furent reconstruits et restaurés tout au long de l'époque ottomane.
- 78 La mosquée İmaret de Plovdiv, restaurée au cours des années 1970, est toujours affectée à la communauté musulmane de la ville comme lieu de culte, ainsi que la mosquée Džumaya. En 2003 d'importantes excavations ont compromis la stabilité du vieux bâtiment, déterminant de dangereuses fissures dans les coupoles. La situation observée en octobre 2005 est si critique que certaines coupoles sont menacées d'effondrement si des mesures d'urgence ne sont pas prises immédiatement.
- 79 Nous connaissons les noms de tous les hammams historiques de l'ancienne Filibe, huit au total, le plus important étant le grand bain –un double hammam, pour hommes et pour femmes– vraisemblablement bâti entre 1461 et 1479 par İsmail Bey, maître déposé de la

principauté de Kastamonu, qui résidait alors à Filibe où il construisit aussi une mosquée et un système d'adduction d'eau potable puisant aux sources du Rhodope, à cinq heures de marche au sud de la ville. Les principales coupes du bain sont remarquables par leur appareil décoratif complexe en briques. Récemment rénové, le bain sert de salle d'exposition pour les artistes. La ville de Plovdiv –surtout connue pour son architecture vernaculaire mise en valeur dans les collines du Trimontium romain et byzantin– possède encore quelques monuments historiques d'époque ottomane, comme le Mevlevi-hâne, couvent de derviches Mevlevi, d'une architecture raffinée, excellentement rénové. C'est aujourd'hui le meilleur restaurant de la ville.

## Šumen

- 80 C'est en 1388 que cette petite ville bulgare très bien fortifiée sur un site de hauteur se rendit sans combattre aux troupes ottomanes commandées par le grand vizir Çandarlı Ali Pacha. Une garnison ottomane y fut installée, mais rien d'autre ne se passa. En 1444, au cours de la désastreuse « Croisade de Varna », une armée de Croisés s'empara de Šumen et détruisit la ville médiévale. Les sources ottomanes et occidentales s'accordent sur les détails horribles de cette destruction. Le vieux Šumen ne fut jamais rebâti, une ville nouvelle fit son apparition dans l'étroite vallée, à deux cents mètres en contrebas.
- 81 La ville nouvelle de Šumen est intégralement une création ottomane. En 1479, selon la plus ancienne source administrative conservée, elle compte onze habitants musulmans et soixante-quatorze chrétiens. Peu avant 1500, le riche et puissant grand vizir Yahya Pacha, bien connu pour ses fondations à Skopje, fit construire une mosquée du vendredi et un hammam dans le quartier connu plus tard sous le nom de Vieux Bazar. Au cours du XVI<sup>e</sup> siècle, Šumen parvint progressivement à s'extraire de l'étroite vallée et entama une lente progression démographique que j'ai exprimée en 2005 dans un tableau inédit.

Šumen, la cour de la mosquée de Şerif Halil Pacha, XVII<sup>e</sup> siècle



## Sofia

- 82 La capitale n'est ici citée que pour mémoire, les terribles séismes de l'automne 1858 au cours desquels elle subit trente à quarante secousses sismiques chaque jour pendant deux semaines, ayant pratiquement détruit la plus grande partie de la ville<sup>19</sup>.

## Grèce

- 83 La Grèce conserve encore quelques-uns des plus anciens et des plus importants monuments ottomans des Balkans, certains remontant aux années 1370. Avant la période ottomane, le pays correspondant à la Grèce actuelle était divisé en plus d'une douzaine d'entités politiques, qui généralement guerroyaient les unes contre les autres. La Thrace, jusqu'à la rivière Nessos/Mesta, faisait partie de l'Empire (puis Royaume) serbe ; toutefois certaines villes du nord-ouest de cette région, comme Kastoria, étaient dominées par des seigneurs albanais indépendants. La Thessalie était également serbe, mais l'Épire avec les importants centres de Ioannina et d'Arta, était contrôlée par les dynasties italiennes des Orsini et des Tocco. Des seigneurs vénitiens dominaient la grande île d'Eubée, les marquis Pallavicini les territoires autour de Boudonitsa (Locres), tandis que les grandes provinces de Béotie et d'Attique étaient dévolues à la famille ducale florentine des Acciaiuoli. Le Péloponnèse était divisé entre le Royaume franc d'Achaïe et le despotat byzantin de Morée, concentré autour de la ville de Mistra, au sud. Des Albanais, les Shpata, s'étaient imposés en Étolie/Akarnanie. Dans l'archipel, la situation était encore plus complexe : de nombreuses îles en particulier la plus grande d'entre elles, la Crète, étaient sous domination vénitienne. Une compagnie marchande génoise contrôlait la grande île de

Chios, comme la famille des Gattilusio celle de Lesbos. Il faudrait également mentionner l'emprise d'un ordre religieux militaire, celui des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, sur Rhodes et une partie du Dodécanèse à partir de 1309.

- 84 Les Ottomans s'emparèrent de l'ensemble de ces possessions, qui tombèrent l'une après l'autre au cours d'un long processus, poursuivi pendant trois siècles (1370-1670)<sup>20</sup>. Avant la conquête ottomane, la Grèce était plus urbanisée que la plupart des pays slaves de la zone balkanique. Toutefois, en dehors de Thessalonique et de Serrès, les villes étaient généralement petites, implantées pour la plupart sur des sites défensifs.
- 85 Par la concentration d'un important patrimoine architectural islamique, des villes comme Arta, Ioannina, Serrès, Komotini, Thessalonique, mais aussi Larissa, constituent autant de hauts lieux de l'art ottoman. À un moindre degré, Navarino, Kavala, Kastoria, Didymoteichon –et jusqu'au petit village de Yenice-i Karagu en Thrace– méritent de retenir l'attention à l'égal d'autres sites urbains. Dans le choix très réduit de monographies présenté ci-après, je m'efforcerai de mettre en valeur la richesse et la diversité de ce patrimoine souvent négligé.

## Ioannina

- 86 Ioannina Depuis les années 1380, des contacts répétés avaient été pris entre les maîtres de l'Épire et les Ottomans. En 1430, alors que le sultan Murad II assiégeait Thessalonique, Ioannina se rendit volontairement aux troupes de Sinan Pacha, alors engagées aux côtés de Murad à Thessalonique. Les soldats appelés à Ioannina reçurent des épouses épirotes pour fonder des familles, permettant ainsi l'établissement d'une population turque et musulmane dans la ville. Aucune église ne fut confisquée ; les Musulmans s'établirent hors les murs. Cette histoire est relatée en détail dans une *Chronique de Jannina* contemporaine. Au XVI<sup>e</sup> siècle, avec la permission explicite des autorités ottomanes, nombre de nouvelles églises furent fondées sur l'île du lac ; leurs murs sont couverts de quelques-unes des plus belles peintures de l'époque post-byzantine, avec notamment des œuvres de Frangos Kastellanos de Thèbes.
- 87 En 1611, cent quatre-vingts ans après la conquête ottomane, un certain Dionysos Skylosophos –ex-évêque, réputé magicien– souleva une forte troupe de paysans des villages voisins et, avec l'appui des Vénitiens prit par surprise la ville et y massacra les Turcs et les Juifs. Cette révolte fut matée ; pour prévenir toute récidive, un ordre du sultan força en 1613 la moitié des Chrétiens à évacuer la ville *intra muros* et à s'établir ailleurs. Des Musulmans et des Juifs rescapés du massacre prirent leur place. Quelques années plus tard, une autre injonction d'Istanbul força la seconde moitié de la population chrétienne à évacuer les lieux. Les églises et les monastères situés à l'intérieur des murailles devaient être démolis pour faire place à des mosquées. En 1027 de l'Hégire (1617-1618), Arslan Pacha, alors gouverneur de la ville, construisit plusieurs monuments sur les points les plus élevés du site de la vieille ville.
- 88 De 1787 à 1822, le légendaire Ali Pacha de Tepelene gouverna de façon quasi-autonome et d'une main de fer l'Albanie méridionale et la Grèce à l'ouest du massif du Pinde. Ioannina, sa résidence, fut entourée d'un nouveau système défensif bastionné, assez résistant pour soutenir une longue canonnade. Les fortifications d'Ali Pacha constituent la plus grande réalisation ottomane de ce type et subsistent toujours, seul le fossé ouest ayant été comblé. Une série d'inscriptions précise que cette fortification fut construite entre 1812 et 1815.

- 89 En 1809, William Martin Leake visita Ioannina et la décrivit comme une ville de 3.200 maisons dont un millier habitées par des Musulmans et 200 par des Juifs. La ville avait seize mosquées, six ou sept églises et deux synagogues. En 1821-1822, Ioannina soutint un siège de quinze mois et ne se rendit à l'armée impériale ottomane qu'après qu'Ali Pacha eût été tué. La ville, déjà fort endommagée, subit encore le choc de la conflagration de 1869 et fut ensuite reconstruite en style « européen ». Elle porte toujours, dans divers quartiers, l'empreinte de cette architecture de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Durant les guerres balkaniques, Ioannina fut l'une des trois places-fortes ottomanes d'Europe à résister à l'assaut des Chrétiens. Le 21 février 1913, lorsque l'armée grecque s'en empara, le dernier réduit de la Turquie d'Europe tombait avec elle. Au cours des échanges de population de 1923, tous les Musulmans quittèrent « Yanya » et, au cours de la seconde guerre mondiale, les Nazis y exterminèrent les Juifs. Le Kastro semi-deserté, la ville connut une rapide extension urbaine qui en fait le centre le plus important de l'Épire. L'université y perpétue une longue tradition d'enseignement et de recherche.
- 90 Le *Salnâme* de la Vilayet de Yanya pour l'année 1303 de l'Hégire (1888-1889) mentionne, p. 80-81, dix-neuf mosquées et *mescid*, sept medersas, deux écoles supérieures, onze écoles primaires coraniques. Aujourd'hui, il subsiste de ce patrimoine islamique une mosquée à coupole, une medersa, un *imaret* et, en dehors de cet ensemble, un grand hammam, tous construits par Arslan Pacha en 1618. Tous ces monuments ont été restaurés et la mosquée restée affectée au culte musulman. Sur l'autre point culminant de la vieille ville, une seconde mosquée, la Fethiye Cami ou « Mosquée de la conquête », érigée au lendemain de la révolte de Skylosophos, est également conservée et a été soigneusement restaurée au cours des années 1970.

### La mosquée d'Arslan Pacha

- 91 La mosquée d'Arslan Pacha comme les autres mosquées de Ioannina, se distingue de la mosquée de Faik Pacha à Arta par des caractéristiques purement locales : les maçonneries de petit appareil en blocs de pierres très dures, difficiles à travailler, les couvertures, en dalles et non en plomb, donnent à l'édifice une allure différente. Toutefois, l'intérieur de la mosquée d'Arslan Pacha est plus authentiquement ottoman : il a heureusement conservé son mobilier d'origine –minbar, galerie des femmes et mihrab–, ainsi qu'une grande partie des peintures décoratives, qui remontent au XIX<sup>e</sup> siècle. Par sa structure raffinée et son exceptionnel décor de stalactites, la coupole se conforme aux élégants canons de l'art ottoman du classicisme tardif. Les maîtres qui ont collaboré à cette décoration avaient certainement été entraînés hors d'Épire et peut-être même directement dans la capitale, alors que le gros œuvre, tel qu'il apparaît à l'extérieur de la mosquée, dénote une main d'œuvre locale.
- 92 Les graffiti peints sur les quatre colonnes de marbre du portique intérieur relatent fréquemment les principaux événements qui ont marqué la vie de membres de la famille Arslan, ou les circonstances de leur mort. D'autres sont purement poétiques et témoignent de la langue et de la littérature ottomanes des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, d'un niveau culturel remarquable.

### La mosquée de Hacı Mehmed Pacha

- 93 La mosquée de Hacı Mehmed Pacha à Kaloutsia, faubourg méridional de l'ancienne Ioannina, se dresse dans le petit square Lambros Tsavellis. Elle a été érigée à la fin des

années 1730 par Arslanpaşazâde Hacı Mehmed Pacha. Un des graffiti du portique de la mosquée d'Arslan Pacha –inscrit sur la deuxième colonne en partant de la droite– nous apprend que Hacı Mehmed Pacha mourut le 20 août 1745 à Hasan Kale, localité située à l'est d'Erzeroum, alors qu'il revenait d'une campagne militaire contre l'Iran. La nouvelle de sa mort parvint à Ioannina « le vingt-quatrième jour du mois des vendanges », c'est-à-dire en septembre de la même année, délai très bref pour un événement survenu à deux mille kilomètres de là.

- 94 La mosquée de Hacı Mehmed s'inspire clairement de la création du fondateur de la dynastie des Arslanides, mais elle est décorée avec moins de profusion. La charte de fondation est conservée aux archives *Vakıflar* d'Ankara. Comme les deux autres mosquées de Ioannina, celle de Hacı Mehmed Pacha a conservé son minaret.

## Larissa

- 95 La ville est d'origine très ancienne : son nom, signifiant « château » ou « fort » est pré-hellénique. Cette vieille ville est située sur la seule hauteur dominant les méandres du Pineios dans la plaine orientale de Thessalie. Depuis 1320, selon le témoignage de Marino Sanuto l'Ancien, cette plaine était totalement dévastée et désertée. Une autre source importante, la biographie de Kyprianos, évêque de Larissa, rédigée en 1364 par l'archevêque Antonios, nous apprend que l'évêque ne pouvait pas résider à Larissa, les seuls habitants de la ville étant des bêtes sauvages et la cathédrale servait de repaire aux voleurs. C'est pour cette raison que Kyprianos fut contraint de vivre ailleurs.
- 96 En 1386, Gazi Evrenos annexa les plaines de Thessalie orientale au domaine ottoman. Il établit dans cet espace dépeuplé mais fertile des colons turcs venus d'Asie mineure occidentale. Beaucoup d'anciens villages proches de l'actuel lac Karla portent le nom des régions dont les colons étaient originaires : Aydınlı, Germiyanlı, Menteşeli, Saruhanlı. Près des ruines de l'ancienne Larissa, les Ottomans créèrent une ville nouvelle à laquelle ils donnèrent précisément ce nom : Yenişehir. Ce n'est pas Gazi Evrenos mais son fils Barak Bey qui fonda une importante mosquée-İmaret dans la nouvelle ville. Le dépouillement des *vakfs* de Thessalie contenus dans le registre de 1506 atteste que deux cent trente à deux cent cinquante personnes vivaient, directement ou indirectement, de cette généreuse fondation. À partir des années 1420 c'est la grande famille Turhanoglu qui domina Larissa et la Thessalie pendant plus d'un siècle, laissant plus de cinquante monuments d'importance, mosquées, écoles, couvents de derviches, bains, caravansérails, ponts etc. La ville nouvelle bénéficia de cette politique, avec l'ancienne capitale de Trikkala et des localités de moindre importance.
- 97 En 1455, Larissa avait 355 foyers musulmans et 113 foyers chrétiens ainsi que 17 foyers juifs. En 1880, à la fin de la période ottomane, à Yenişehir on comptait 10.800 Turcs, 6.000 Grecs, 3.000 Juifs. À cette époque, on dénombrait cinquante et une mosquées et *mescid* pour quatre églises. En 1881, les grandes puissances forcèrent l'Empire ottoman à céder toute la Thessalie au nouveau Royaume de Grèce. Les Turcs de Thessalie, après avoir vendu leurs biens à vil prix, émigrèrent dans les terres restées ottomanes. Leurs bâtiments furent démolis avec une extraordinaire rapidité.
- 98 Le célèbre pont de pierres bâti au XVI<sup>e</sup> siècle par Turhanoglu Hasan Bey ayant été détruit pendant la seconde guerre mondiale, il ne reste aujourd'hui à Larissa, du riche patrimoine ottoman d'une des dix plus grandes villes de la Turquie d'Europe, que les ruines de deux

monuments de qualité et les vestiges d'un grand hammam du XVI<sup>e</sup> siècle, lotis en une série de boutiques et devenus ainsi méconnaissables. Il faut aussi mentionner une mosquée du XIX<sup>e</sup> siècle, sans grand intérêt architectural, affectée au musée local.

### Le bedesten de Turhanoğlu Ömer Bey

- 99 Construit entre 1484 et 1506 sur la colline occupée par la Larissa byzantine, ce grand *bedesten* à six coupes ne subsiste qu'à l'état de vestige : au cours de la seconde guerre mondiale, l'espace compris entre ses quatre murs avait été comblé pour disposer sur plate-forme une batterie anti-aérienne. À la fin des années 1980, le service archéologique grec détruisit la plate-forme, évacua le remblai de terre et libéra l'intérieur du *bedesten* ; toutefois, les chances d'une reconstruction comparable à celle que les Bulgares ont conduite à Yambol furent écartées. Le *bedesten* de Larissa reste un monument incomplet et sans affectation, alors que sa restauration aurait constitué un élément positif dans une ville sans grand intérêt architectural.

### Les ruines de la mosquée Bayraklı

- 100 En 1997, l'incendie d'une pizzeria située au n° 100, rue Papa Flessas, à deux cents mètres en contrebas du *bedesten*, fit apparaître les ruines d'une petite mosquée des débuts de la période ottomane : le mur de façade et le mur latéral gauche, très soigneusement construits. Les documents des archives municipales établissant qu'il s'agissait des vestiges de la mosquée Bayraklı, les archives ottomanes et plus spécialement le registre des *vakfs* de 1833-1834 permettent d'en savoir plus, car au folio 3a le nom du fondateur figure à côté de la dénomination courante de la mosquée. Il s'agit de Kadı Müsliheddin. Ce nom n'apparaissant pas dans les registres de nomination des fonctionnaires (*Rüüs-Defterleri*) tenus depuis le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, on peut en conclure que la fondation est antérieure à cette époque.
- 101 Les deux murs conservés montrent un appareil mixte de blocs de calcaire blanc très fin soigneusement taillés et de deux chaînages de brique. Six experts de l'architecture ottomane, consultés en toute indépendance, ont daté la construction entre 1380 et 1420. C'est l'époque où Barak Bey, fils de Gazi Evrenos, était gouverneur de Thessalie. Une étude attentive des ruines a permis de restituer le plan de cette mosquée rectangulaire comportant un « narthex intérieur » comparable à celui que l'on rencontre sur nombre de *mescid* seldjoukides du XIII<sup>e</sup> siècle, à Konya et ailleurs en Anatolie. Le narthex intérieur devait être couvert soit de trois coupes, soit de trois voûtes en berceau reposant sur deux piliers intérieurs : c'est la formule retenue à la Yeşil Cami d'İznik en 1385. L'espace principal était surmonté d'une coupole de 7,40 m de diamètre. Le bâtiment était précédé par un porche surmonté de deux coupes et commandant une entrée excentrée, à la droite du mur de façade. Cette *mescid*, devenue mosquée par la suite, est l'un des plus anciens exemples d'architecture ottomane attestés dans les Balkans. Toute recherche poussée, comme tout projet de restitution le concernant constituerait une noble tâche.

### Komotini

- 102 Avec 40.000 habitants, Komotini –Gümülcine pour les Ottomans– est la plus importante ville de la Thrace grecque. Comme, à l'est de la rivière Nessos/Mesta, la Thrace ne fut pas concernée en 1923 par le traité de Lausanne, aucun échange de population n'y eut lieu,

Komotini a ainsi gardé une forte proportion d'habitants musulmans et près de deux douzaines de minarets rythment toujours le paysage urbain.

- 103 Komotini a fait partie de l'Empire ottoman de 1369-1370 à 1912. La ville en tant que telle n'apparaît qu'en 1207, après que le tsar bulgare Kaloyan ait détruit la cité voisine de Mosynopolis dont les survivants affluèrent alors dans le fort romain, petit mais solide, que dès 1331 on désigne sous le nom de « Koumoutsina » Une inscription autrefois visible au-dessus de la porte est du fort –une porte depuis longtemps disparue– attribuait la construction de celui-ci à l'empereur Théodose (379-395).
- 104 Traditionnellement datée de 1361, la conquête de Gümülcine par les Ottomans tend aujourd'hui à être repoussée de huit à neuf ans par les chercheurs. En 1371, la bataille de la Maritsa assure la possession de la Thrace pour les Ottomans. Dès cette date au moins, Gazi Evrenos Bey résida à Gümülcine ; c'est en 1383 qu'il se déplaça vers l'ouest, à Serrès, récemment conquise. De 1370 à 1383 il fit construire à Komotini une mosquée à coupole, un *imaret*, un double hammam, une série de boutiques, mentionnées dans les *tahrir defteri* dès 1455 et 1530.
- 105 Les récits des voyageurs -le chevalier bourguignon Bertrandon de La Broquière en 1433, le manceau Pierre Belon en 1555 – permettent de suivre l'évolution de la petite ville aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles. Le registre de 1529-1530 (T.D.167) atteste que Gümülcine avait alors seize mosquées et *mescid*, cinq couvents de derviches et quatre écoles (*muallim-hane*). Le dernier stade du développement de la ville ottomane est attesté par le *Salnâme* du vilayet d'Edirne pour 1316 de l'Hégire (1898-1899) qui recense 53.393 Musulmans.
- 106 Komotini a gardé une grande partie de ses caractéristiques urbaines jusqu'aux années 1970 où elle est entrée dans un rapide processus de modernisation. Aujourd'hui le paysage urbain traditionnel est pratiquement restreint à la zone du Bazar ; trois monuments ottomans sont particulièrement dignes d'intérêt.

### Eski Cami

- 107 Eski Cami est située à une centaine de mètres à l'est du Kastro. La construction originelle de Gazi Evrenos, remontant aux années 1371-1383, est incluse dans une structure du XIX<sup>e</sup> siècle en moellons, masquée par un épais revêtement d'enduit peint. Cet agrandissement qui a triplé la surface initiale illustre la nécessité d'accueillir une assemblée de fidèles plus importante. Il s'est opéré au prix de la destruction de la façade primitive, l'inscription dédicatoire disparaissant à cette occasion.
- 108 La première Eski Cami est conservée pour la plus grande partie. C'est un massif carré de 13,08 m de côté contenant un espace intérieur de 10,20 m. Les murs sont extrêmement épais, en accord avec le caractère primitif lourd et trapu de la mosquée. C'est typiquement le travail de constructeurs locaux qui ne savaient pas comment réaliser la grande coupole pour leurs nouveaux maîtres. Celle-ci repose sur un système de supports qui souligne le caractère archaïque de l'édifice. L'ancienne coupole de la mosquée est recouverte de tuiles de très grandes dimensions, comparables à celles d'Evrenos İmaret. Il s'agit d'un type rare, remontant à l'époque romaine : il allait par la suite être remplacé par le type de tuiles concaves-convexes à la mode italienne que l'on rencontre dès le début du XVI<sup>e</sup> siècle. La mosquée est en parfait état et subvient toujours aux besoins de l'importante communauté musulmane de Komotini.

## Evrenos İmaret

- 109 C'est d'un des plus importants témoins des tout débuts de l'architecture ottomane et peut-être le plus ancien conservé dans les Balkans. Il se dresse dans le secteur primitif de la ville, entre Eski Cami et le mur oriental du vieux château. L'*imaret* est composé de trois espaces différents : une spacieuse salle à coupole, une section voûtée la prolongeant en profondeur, deux séries latérales de salles d'hôtes. L'ensemble mesure 26,30m en façade pour une profondeur de 12,60 m.
- 110 Le bâtiment est directement inspiré par les séries de « zawiya » que l'on voit dans des villes comme Amasya ou Tokat. La différence essentielle est qu'il n'abrite pas de tombeau de saint et que ce n'est pas une mosquée ; il n'est pas orienté vers La Mecque. L'espace qui, dans les mosquées-zawiyas ottomanes ou les bâtiments en T est réservé à la prière, à l'opposé de l'entrée, est ici tourné vers l'Ouest et ne comporte aucun mihrab. Les deux salles d'hôtes flanquant la salle principale sont rectangulaires, couvertes d'une coupole axiale et de lourdes voûtes sur le reste de leur surface. Pourvues d'une cheminée chacune, toutes deux étaient accessibles par une double porte. Dans l'arcature qui coiffe les portes de la pièce de gauche, une longue inscription arabe en lettres dorées a été bûchée au cours de l'occupation de Komotini par les Bulgares durant la première guerre mondiale. L'*İmaret* avait alors été transformé en église et une inscription en bulgare gravée dans la pierre proclamait « Hram Sveti Kral Boris » (église du saint roi Boris) en référence au khan bulgare du IX<sup>e</sup> siècle qui se convertit avec son peuple au christianisme. Les restaurateurs, après avoir découvert cette inscription sous une couche de plâtre, ont décidé de la garder visible, comme un important document historique.
- 111 Après 1923 et le rattachement de la Thrace occidentale à la Grèce, l'*imaret* de Gazi Evrenos fut transformé en centrale électrique et en glacière, démolitions partielles et aménagements techniques altérant gravement son intégrité. C'est seulement après 1980 qu'une nouvelle centrale électrique fut aménagée. La restauration de l'*imaret*, entreprise dans les années 1990, a été conduite de façon experte par Charalambos Bakirtsis et par l'architecte Pantelis Xydas. Elle a permis des restitutions des éléments authentiques et a comporté un petit nombre de reconstructions de qualité, comme celle de l'entrée de la salle d'hôtes de droite. C'est sans aucun doute la meilleure restauration d'un monument ottoman conduite dans les Balkans. L'*imaret* abrite aujourd'hui le petit musée local de l'archevêché.

## Yeni Cami

- 112 La nouvelle mosquée de Komotini est située à 300 m à l'est d'Eski Cami au centre du quartier du Bazar. Elle se dresse dans un jardin clos de murs où de vieux arbres et des cyprès ombragent divers autres bâtiments : une bibliothèque, un türbe de 1781 et les bureaux du mufti de Komotini. La mosquée porte trace de deux campagnes de construction. La partie la plus ancienne du bâtiment est un cube de 11,40 m de côté surmonté d'une coupole et précédé par un porche dont les baies reposent sur six gracieuses colonnes de marbre. Au-devant de ce porche et le long du mur gouttereau de droite, de grandes salles ont été ajoutées, sans doute au XIX<sup>e</sup> siècle.
- 113 L'élévation extérieure du vieux monument se signale par ses formes simples et gracieuses, par la manière subtile dont la transition entre le tambour octogone et la coupole a été assurée, grâce à d'élégantes tourelles cylindriques coiffées de petits dômes

couverts de plomb. Au cours des campagnes de travaux du XIX<sup>e</sup> siècle, certaines de ces tourelles ont été sacrifiées.

- 114 L'agencement intérieur est remarquable à la fois par son raffinement structurel et par la richesse du décor, l'un des plus complets des Balkans. Au-dessus des fenêtres des murs latéraux et des deux fenêtres qui flanquent le mihrab, le champ délimité par des arcs brisés est couvert de carreaux de céramique bleus et blancs d'İznik portant des formules religieuses magnifiquement calligraphiées. Le mihrab et le minbar sont l'un et l'autre exécutés en marbre blanc soigneusement taillé et poli. La niche du mihrab, de forme semi-hexagonale, est revêtue, sur chacune des trois faces de dalles de marbre poli vert et brun. L'espace compris entre le mihrab et les fenêtres est revêtu de deux grands panneaux de céramique multicolore d'İznik, avec une riche décoration florale. Ces céramiques datent de l'apogée des ateliers d'İznik, vers 1580 ou 1590. La galerie des femmes est également d'une rare qualité, avec son décor de marbre. Il faut encore signaler le décor peint à la surface inférieure de cette galerie des femmes et apparaissant comme un plafond au-dessus de la tête des hommes ; le modèle subtil de décor floral, contemporain de la construction de la mosquée, est typique des débuts du XVII<sup>e</sup> siècle, alors que les céramiques d'İznik, plus anciennes de dix ou vingt ans, avaient probablement été stockées par un riche patron avant l'ouverture du chantier.
- 115 Aucune inscription ne donne le nom du fondateur ni la date de la fondation de cette splendide petite mosquée dont le style architectural et le décor renvoient au classicisme ottoman tardif, vers 1600. Le témoignage des sources secondaires peut être pris en compte. Evliya Çelebi écrit en 1667 que le fondateur était un certain Ahmed, sans plus d'informations : il devait être très riche pour avoir bâti, outre une telle mosquée, un *imaret*, un *mektepe*, un hammam et un han. Une source tardive, mais généralement bien informée, le *Salnâme* du vilayet d'Edirne de 1892-1893, dit que le fondateur de Yeni Cami à Komotini était un certain « Defterdar Ahmed » mais que la date reste inconnue. Le seul « Defterdar Ahmed » connu vers 1600 est Ekmekcioğlu Ahmed Pacha, ministre des finances d'Ahmed I<sup>er</sup> de 1603 à 1617, qui mourut la même année que le sultan et fut inhumé dans un türbe du jardin de sa medresa de şehzâdebaşı à Istanbul. Fabuleusement riche, il fit construire des bâtiments dans toute la Thrace : à Yenice-i Karasu (aujourd'hui Genisea), à quarante kilomètres à l'ouest de Komotini, une mosquée, un han et un hammam ; à Ilica (Loutra Trajanopolis) et, tout près de là, à Ferecik (Feraï) une *tekke*, un *han* et un hammam. Il bâtit dans sa ville natale d'Edirne, en 1601, le grand Havlucular Han, une dizaine d'années plus tard, l'Ekmekcizâde Han, qui existe toujours, en 1615-1616 le grand pont franchissant la Tundja. L'inscription du han de Yenice-i Karasu est conservée. La mosquée de Komotini doit être datée de la même période, la première décennie du XVII<sup>e</sup> siècle. La Yeni Cami de Komotini est la seule fondation d'Ekmekcizâde Ahmed encore conservée en Grèce et en parfait état, témoignant du bon goût de son fondateur, par ailleurs vain et ambitieux. Les matériaux les plus coûteux y furent mis en œuvre, les meilleurs artisans engagés. Les exquises céramiques d'İznik de la Yeni Cami retiennent enfin l'attention du cercle des connaisseurs de cette production, un cercle qui va s'élargissant.

## Thessalonique

- 116 La ville conserve aujourd'hui six remarquables monuments d'architecture ottomane dont la construction s'échelonne entre 1431 et le début du XVII<sup>e</sup> siècle. Ce sont deux ouvrages

d'architecture militaire : la citadelle de Hepta Pyrgion ou yedi Kule, surplombant la ville et Lefkos Pyrgos, la tour blanche, symbole de la ville, dressée sur le front de mer ; ces sont deux mosquées : la mosquée-zawiya d'Ishak Pacha, datée de 1484 et la mosquée de Hamza Bey ; ce sont enfin deux hammams : le hammam du sultan Murad II (Bey Hamam) et le hammam de Halil Pacha (Yahudi Hamam).

- 117 La citadelle de Yedikule fut bâtie par le sultan Murad II immédiatement après la conquête. Une grande inscription en arabe placée au-dessus de la porte d'entrée relatait la construction en donnant la date de 1431-1432. Cette citadelle en a remplacé une plus ancienne, construite sur le même emplacement stratégique par le sultan Yıldırım Bayezid entre 1392 et 1402. Cet ouvrage défensif avait été détruit par l'énergique Manuel Paléologue au cours de l'intermède qui régna entre la défaite de Bayezid devant Tamerlan en 1402 et la vente de la ville aux Vénitiens en 1423. Jusqu'à récemment, le déroulement des faits historiques et la reconstruction par Murad II étaient difficilement acceptés par l'érudition grecque. La citadelle devait à tout prix être un ouvrage byzantin et l'inscription se référer uniquement à la construction de la porte. Néanmoins, il n'y a aucun signe de reprise dans la maçonnerie, qui est « *aus einem Guss* ». Plus convaincantes, les découvertes des chercheurs américains qui ont prélevé pas moins de cent trente-six échantillons de bois de chêne dans l'ensemble de la maçonnerie, confirment, par analyse dendrochronologique, la date de 1430 ou 1431 portée par l'inscription.

Thessalonique, le porche de la mosquée İmaret, 1486/87



### Lefkos Pyrgos

- 118 Des problèmes similaires se sont posés concernant la datation de Lefkos Pyrgos, des problèmes plus aigus dans la mesure où la tour est le véritable emblème de la ville. La tour blanche a été décrite soit comme un ouvrage byzantin, soit comme une réalisation du Royaume croisé de Boniface de Montferrat au début du XIII<sup>e</sup> siècle, soit comme un ouvrage vénitien des années 1423-1430, soit encore comme l'œuvre d'un architecte

vénitien au service des Turcs autour de 1470. La tour est pourtant ottomane et fut bâtie sur l'ordre du sultan Süleyman en 942 de l'Hégire (1435-1436) dans le cadre d'une révision générale des fortifications, en réponse aux assauts répétés et réussis des flottes chrétiennes contre les positions côtières ottomanes, comme la conquête de Modon par les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem en 1531.

- 119 En 1670, Evliya Çelebi avait très correctement publié l'inscription du sultan Süleyman datée de 1536 et située juste au-dessus de l'entrée. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, lorsque Thessalonique s'appelait encore Selanik, Adolf Struck fit de l'inscription une photographie conservée à l'Institut archéologique allemand d'Athènes et que j'ai publiée en 1973<sup>21</sup>. Le texte est très explicite quant à l'identité du commanditaire et précise les fonctions de la tour et de son dispositif d'artillerie. Au cours des années 1980, lors de la très attentive restauration de Lefkos Pyrgos par le service grec des monuments historiques, un fragment d'inscription ottomane fut trouvé à l'entrée de la tour, avec les mots „tân Süleymâ...C'était la partie centrale du texte relevé par Evliya Çelebi et photographié par Adolf Struck. Le cercle se trouvait ainsi refermé et le problème résolu après que l'inscription ait été fracassée en 1912 par des mains inconnues, lors de l'arrivée de l'armée grecque victorieuse.

### La mosquée-zawiya de l'İnegöllü İshak Pacha

- 120 La mosquée-zawiya de l'İnegöllü İshak Pacha à Thessalonique est le meilleur témoin de cette catégorie dans les Balkans et, si nous exceptons la fameuse Yeşil Cami à Brousse, peut se comparer aux plus beaux exemples d'Anatolie. Le bâtiment se dresse à quelques centaines de mètres au nord de la célèbre église paléochrétienne de Hagios Démétrios. Il est connu localement sous le nom d'Alaca İmaret en double référence à son minaret coloré disparu après 1912 et à sa fonction de centre socio-religieux. Monumental et bien proportionné, le bâtiment fut érigé en 1484 par un homme d'État ottoman, İshak Pacha, originaire d'İnegöl qui, après une carrière mouvementée, avait été récompensé par le gouvernement de la province de Selanik. À l'origine il ne s'agissait nullement d'une mosquée, mais d'une sorte de lieu de rencontre pour la fraternité des Akhis, un ordre de soufis voués à l'accueil des pauvres, des voyageurs et des hommes de Dieu itinérants, derviches ou fakirs.
- 121 Le bâtiment illustre le type de mosquée-İmaret encore appelé mosquée-zawiya ou mosquée en T dans tout l'achèvement de ses formes. Contrastant avec des modèles plus anciens qui sont plus bas et souvent plus lourds, le monument de Thessalonique affiche un franc verticalisme. Il est étiré en hauteur, gagnant ainsi en monumentalité. Au cours de la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle les architectes ottomans apprenaient à maîtriser les contraintes techniques et osaient construire des bâtiments plus élevés et moins massifs. L'Alaca İmaret est deux fois plus grand que les plus grandes églises byzantines du XIV<sup>e</sup> siècle, comme celles du Prophète-Elie ou des Douze-Apôtres. Deux coupoles de onze mètres de diamètre chacune couvrent la salle rectangulaire principale. Ce tour de force atteste la supériorité technique de l'architecture ottomane à ses débuts.
- 122 La coupole proche de la façade d'Alaca İmaret surplombait un pavement de pierre ou de marbre occupé en son centre par un bassin. C'était l'espace de réunion et de rencontre des frères et de leurs hôtes. L'espace situé vers l'arrière, notablement plus élevé, était couvert de tapis et strictement réservé à la prière commune. De chaque côté de la salle principale régnaient deux spacieuses salles couvertes de coupoles et réservées aux

hôtes, pouvant être chauffées car pourvues de cheminées ; elles comportent des placards destinés aux effets personnels des visiteurs. Chacune des salles est directement accessible de l'espace central par un corridor, mais elles ont aussi des accès séparés par l'extérieur en prévision de la fermeture nocturne du bâtiment principal.

- 123 Alaca İmaret est précédé d'un porche spacieux de 30 m sur 5 m, couvert de coupes. À droite, on pouvait voir jusqu'en plein XX<sup>e</sup> siècle un élégant minaret richement décoré de motifs géométriques colorés. Des minarets de ce type existent encore à la mosquée Džumaya du sultan Murad II à Plovdiv (1420) et à l'Orta Cami, une mosquée terriblement négligée, de Verria, datée de 1440<sup>22</sup>.
- 124 Nous sommes bien informés sur la manière dont Alaca İmaret était géré. İshak Pacha reçut du sultan Bayezid II le grand village de Galatište en Chalcidique ainsi que Raveniko et Srebikar (?) près de Sidérokapsa en toute propriété. Les limites très étendues du village de Galatište incluaient les sites de trois villages médiévaux abandonnés à la suite des épidémies de peste des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles. İshak Pacha les fit revivre en accordant d'importantes exemptions de taxes pour attirer les nouveaux venus. Après les revenus de Galatište et de ses trois satellites et ceux des deux villages proches de Sidérokapsa, venaient les taxes de deux autres villages, Hortiates et Dragne, situés aux environs de Thessalonique.
- 125 Le *Muhasebe Defteri* T.D. 167 de 1530 atteste (p. 102) que 279 familles vivaient dans les villages repeuplés et 934 dans les autres. Au total, elles procuraient annuellement un revenu de 206.018 *akçe* à la fondation d'İshak Pacha, un revenu important dans la région à cette époque. Par la charte de fondation (*vakfiye*) d'İshak, nous apprenons que le personnel d'Alaca İmaret comprenait vingt-trois hommes auprès desquels un autre groupe de dix-sept hommes était employé pour réciter le Coran : ces derniers étaient fréquemment des aveugles qui avaient appris le Coran par cœur (Hafız) et gagnaient ainsi leur pain quotidien par une tâche qui leur valait une grande considération sociale. Le *Vakfiye* mentionne aussi parmi les membres réguliers de l'équipe un cheikh, chef de l'institution, un imam, deux muezzins, un secrétaire, un comptable, deux cuisiniers, deux boulangers, un magasinier et un plongeur.
- 126 Quant à la nourriture distribuée quotidiennement aux voyageurs et aux indigents de toutes confessions, l'équivalent de 150 kg de froment destinés au pain et de 60 kg de froment et de riz destinés au plat principal sont mentionnés. Par ailleurs, 20 *akçe* étaient prévus par jour pour assurer au cours du mois de Ramadan un complément de riz, du miel et de l'huile pour le repas nocturne. Sachant que la masse salariale s'élevait annuellement à 30.000 *akçe*, une somme importante restait disponible pour la nourriture et la fondation pouvait constituer des réserves financières considérables pour faire face à des catastrophes naturelles ou à tout autre dommage. Ce système bien équilibré permit à la fondation de prospérer pendant des siècles, tout comme les villages, presque exclusivement peuplés de Grecs et de Slaves, qui assuraient ses revenus<sup>23</sup>.

### La Mosquée de Hamza Bey

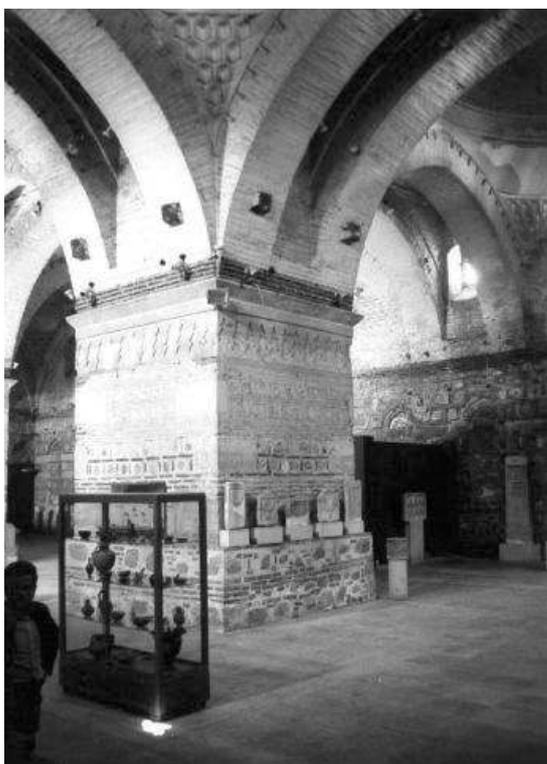
- 127 L'autre grand monument resté en place dans la cité de saint Démétrios, Salonique, est la Mosquée de Hamza Bey sur la via Egnatia près du jardin public central, mais il est mieux connu localement sous la dénomination d'Alcazar, l'enseigne d'un cinéma qui fut installé dans ses murs après 1912.

128 La mosquée débuta en 1467-1468 sous la forme d'un petit oratoire, sans pupitre pour l'office du vendredi. Il avait été bâti par Dame Hafza, fille du commandant Hamza Bey, comme l'atteste une inscription en arabe que j'ai découverte et publiée. À une date inconnue, ce petit bâtiment fit place à un monument beaucoup plus important : c'est une salle de plan carré de onze mètres de côté à l'intérieur ; elle est couverte d'une coupole unique dont la structure est bien attestée vers 1550. Le géographe ottoman de Trébizonde Mehmed-i Aşık résida en 1591 et 1592 à Selanik et écrivit l'histoire du bâtiment qui fut détruit, par incendie ou tremblement de terre, en 1592 et 1619 nécessitant réparations ou reconstruction. Une inscription en arabe datée de 1619 et placée au-dessus de l'entrée de la salle proclame que la mosquée tout entière a été bâtie par Kapıcı Mehmed Bey, fils de Seyid Gazi. D'autre part, la Staatsbibliothek de Berlin conserve le brouillon d'un nouveau *vakfiye*, daté de 1619 également et rédigé par l'un des plus grands stylistes de la littérature ottomane, Mevlana Nerkisi de Sarajevo. Dans ce document, Mehmed Bey présente la reconstruction de la mosquée de Hafza Hatun comme étant entièrement son œuvre. Une reprise visible entre le bloc central et les ailes latérales nous apprend toutefois que celles-ci furent ajoutées à une date postérieure. Il est très probable qu'elles appartiennent à la campagne de travaux de Kapıcı Mehmed qui comporta également l'adjonction d'une vaste cour entourée de galeries devant l'ancienne mosquée. Dans ces galeries, aujourd'hui couvertes par un toit moderne fort laid, les chapiteaux sont souvent des remplois d'origine romaine ou byzantine. La cour entourée de galeries, comme il a été signalé plus haut, est une rareté dans les Balkans ; elle enfreint en effet la règle selon laquelle seul le sultan était habilité à décider la construction de cet élément monumental auprès des mosquées<sup>24</sup>.

Serrès, la grande mosquée de Mehmed Bey, 1492/93



Serrès, bedesten de Çandarlızade İbrahim Pacha, 1493/94



## République de Macédoine

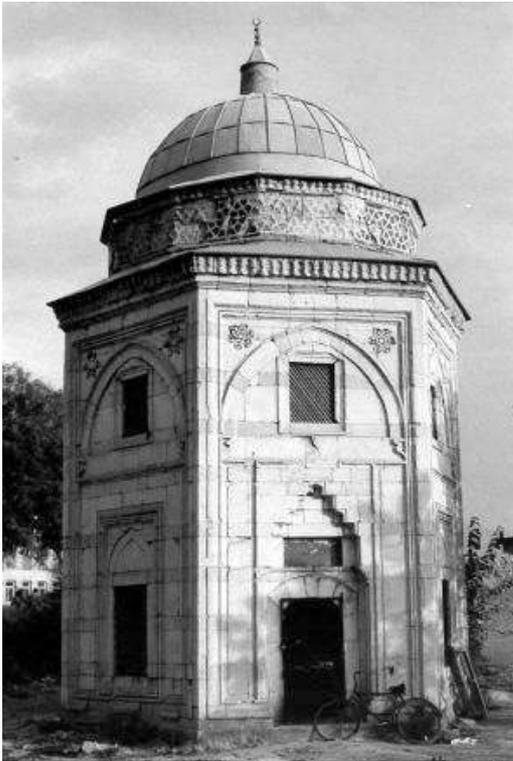
- 129 Presque tout au long de l'histoire, les territoires qui forment l'actuelle République de Macédoine ont appartenu aux divers Empires et États qui ont dominé les Balkans du Sud. La seule exception, entre 972 et 1018, fut la brève période où, à la fin du premier Empire bulgare, un aventurier d'origine arménienne prit sous son contrôle la moitié occidentale du vieil Empire et y régna sous le nom de « Tsar Samuel ». En 1018, cet État éphémère fut détruit par l'empereur byzantin Basile le Bulgaroctone.
- 130 Au XIII<sup>e</sup> siècle, les Bulgares étaient de retour en Macédoine pour moins de deux décennies sous le roi Milutin, la plus grande partie du territoire étant incluse dans le Royaume serbe. À la suite de la mort du tsar Dušan en 1355, les territoires serbes se divisèrent en nombre de principautés rivales, parmi lesquelles celle du seigneur albanais Andreja Gropa qui contrôlait Ohrid, l'ancienne capitale de « l'Empire macédonien » du Tsar Samuel. Après 1385, une partie du territoire tomba sous contrôle ottoman. En 1395, Marko Kraljević, seigneur de Prilep et de la Macédoine centrale et Constantin Dejanović, seigneur des territoires de l'est, tombèrent à la bataille de Rovine en Valachie, alors qu'ils combattaient avec les Ottomans. Ceux-ci annexèrent leurs territoires sans grande difficulté et une partie des troupes, ainsi que la petite noblesse, rallia directement l'armée ottomane. Ils formèrent, avec leurs descendants, les *sipahi* chrétiens de l'armée ottomane du XV<sup>e</sup> siècle, et furent garants de la survie de la culture chrétienne orthodoxe, commanditant de nombreuses églises nouvelles et leur décoration : leurs noms peuvent toujours être lus sur les inscriptions des églises aussi bien que sur les registres ottomans, conservés depuis 1445.

- 131 Les Ottomans furent présents en Macédoine jusqu'en novembre 1912 où ils furent chassés par la double invasion de l'armée grecque, au sud, et de l'armée serbe, au nord. Le territoire de l'actuelle République de Macédoine, appelé « Nouvelle Serbie du Sud » fut inclus dans le Royaume des Serbes et, après un nouvel intermède bulgare (1915-1918) dans le Royaume des Serbes, Croates et Slovènes. Entre 1941 et 1945, les Bulgares furent de retour. La défaite de l'Allemagne nazie et de son allié bulgare permit un nouveau rattachement à la Yougoslavie. En 1945, pour atténuer la tension entre les Serbes et la population locale, la Macédoine du nord devint une nouvelle entité de la République fédérale. À partir de cette date, on assiste à l'émergence d'une nation, qui conquiert son indépendance au moment de l'éclatement de la Yougoslavie, non sans développer un nationalisme fervent se traduisant par un conflit avec l'importante minorité albanaise. Cette évolution s'est faite au détriment des nombreux monuments que les Ottomans avaient laissé après de longs siècles de présence. Les deux sites essentiels pour les monuments d'architecture ottomane sont incontestablement les deux principales villes, Skopje et Bitola, mais la ville d'Ohrid mérite également d'être examinée, en raison de la spécificité de son histoire, qui explique les destinées de son patrimoine architectural.

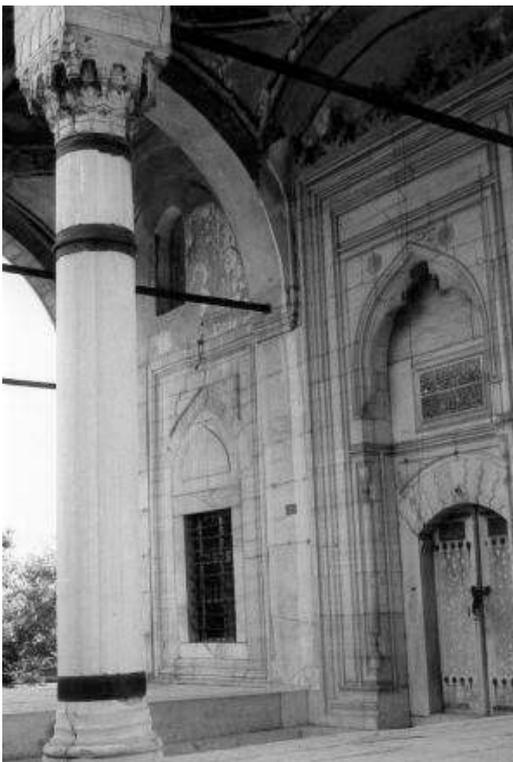
## Skopje

- 132 Depuis octobre 1991, la ville est la capitale de la République de Macédoine devenue indépendante. Elle contient le plus grand nombre d'œuvres d'architecture ottomane de toute l'Europe du Sud-Est. Celles-ci sont en même temps les plus significatives du point de vue de l'histoire de l'art. En dépit de l'apparition de bâtiments « modernes » lourds et hors d'échelle, le centre de Skopje reste dominé par des mosquées ottomanes.
- 133 Skopje –Üsküp pour les Ottomans– a pris la succession de la ville romaine et illyrienne de Scopia, qui fut détruite en 518 par un terrible tremblement de terre. Elle fut rebâtie à huit kilomètres en contrebas dans la vallée du Vardar au confluent de la Serava et au pied d'une colline en forme d'amande où fut érigé un château qui existe toujours, à l'état de ruine. Skopje fut pendant des siècles une place-forte byzantine. Elle fit brièvement partie du Second Empire bulgare, puis revint à Byzance et, entre 1282 et 1392, tomba aux mains des Serbes. En 1346, à Skopje le roi Étienne Dušan fut couronné empereur de l'éphémère Empire serbe.
- 134 La ville comprenait le château-fort sur la colline et un faubourg clos de murs dans la vallée. À un kilomètre au nord-est, une colline plus modeste était surmontée par le monastère fortifié de Sveti Georgi na Serava. Le château et le faubourg couvraient une superficie de neuf hectares, ce qui suggère une population de 1.700 à 1.900 habitants répartie entre trois et quatre cents maisons.
- 135 Les Ottomans prirent Skopje en 1392. L'historien Kemalpaşazâde écrivant un siècle après l'événement, décrit les circonstances de la destruction du monastère de Sveti Georgi après une longue résistance. Apparemment, les Chrétiens du faubourg fortifié restèrent sur place. Les Ottomans bâtirent leur ville à l'extérieur, sur les deux rives de la Serava. En deux siècles, elle allait devenir importante et peuplée. Les documents administratifs ottomans comme les inscriptions lisibles sur les monuments permettent de suivre cette émergence de la capitale de la Macédoine du nord. Le développement de Skopje ne fut interrompu que par le terrible épisode de 1689, lorsque l'armée des Habsbourgs, commandée par Piccolomini, prit la ville et l'incendia. De nombreux monuments portent encore la trace de cette épreuve.

Skopje, Mausolée d'Ishak Bey, 1438



Skopje, la mosquée de Mustafa Pacha, 1492



## Skopje, les coupoles de la mosquée de Gazi İsa Bey, 1475/76



## La mosquée du sultan Murad I

- 136 C'est la plus grande mosquée ancienne du pays. Elle se dresse sur une petite colline, au centre de la ville juste à l'est du quartier historique du Bazar, mais aujourd'hui coupée de lui par un boulevard « moderne ». La colline est le site de l'ancien monastère Sveti Georgi na Serava déserté depuis la conquête de 1392. Selon le droit coutumier ottoman, lorsqu'un lieu de culte non-musulman était resté désert et inutilisé pendant quarante années, il était possible soit de le transformer en mosquée, soit de bâtir une mosquée sur son emplacement. C'est en l'an 840 de l'Hégire (1437-1438) que Murad II fit construire sa mosquée, comme le dit une longue inscription en arabe placée au-dessus de l'entrée. La même inscription mentionne qu'en 944 (1537-1538) le bâtiment fut détruit par un incendie et qu'il fut reconstruit « dans sa forme originale » par le sultan Süleyman entre 1539 et 1542. L'inscription beaucoup plus longue en turc ottoman placée au-dessus de celle du sultan Süleyman relate qu'en 1100 (1689) les incroyants brûlèrent la mosquée ; seuls subsistèrent les quatre murs et l'enveloppe du minaret. Ils restèrent vingt-trois ans à l'état de ruines puis furent restaurés par le sultan Ahmed III en 1224 (1711-1712).
- 137 La mosquée du sultan Murad occupe un rectangle de 34,60 x 27,60 mètres. Un porche spacieux supporté par quatre colonnettes hexagonales et cylindriques précède une vaste salle de prière. Celle-ci est divisée en trois nefs par deux murs de refend, comportant chacun quatre arcades. Sur l'ensemble, règne un plafond de bois surmonté d'un toit en bâtière couvert de tuiles. C'est le résultat de la reconstruction sous le sultan Ahmed III, mais l'épaisseur des murs du temps de Süleyman nous révèle que la mosquée d'origine était également couverte en bois : bâtis en grands blocs de calcaire gris clair, ils sont beaucoup trop fins pour supporter n'importe quel voûtement.
- 138 À l'arrière de la mosquée, se dressait autrefois la fameuse medersa de Murad II, dont quelques traces existent encore. Derrière le mur du mihrab, se voit également le *mektep*

d'Ahmed III et le robuste türbe à coupole de Beyhan Sultan, fille de Selim I<sup>er</sup> et sœur du sultan Süleyman. Elle vivait, depuis 1542 au moins à Skopje où elle possédait le grand village de Nerezi, avec son église byzantine de Sveti Pantéleimon, connue par ses fameuses fresques de 1164. Beyhan mourut en 1559. Les comptes de construction de son türbe sont conservés dans les archives ottomanes. Après avoir été endommagés par le grand tremblement de terre de Skopje en 1963, la mosquée, le *mektep* et le türbe ont été assez bien restaurés.

### La mosquée-zawiya d'İshak Bey

- 139 C'est le plus ancien bâtiment ottoman conservé à Skopje et l'un des plus importants des Balkans pour les historiens de l'art. Selon une inscription en arabe au-dessus de la porte principale, le monument fut construit en 1438 par « İshak Bey ben pacha Yiğit Bey » comme un « noble minaret » et non comme une mosquée à proprement parler. C'était à l'origine une zawiya composée d'une grande salle de réunion surmontée d'une coupole reposant sur d'exquises concrétions. Cette salle possédait à l'arrière un oratoire couvert d'une voûte en berceau. Elle était flanquée sur les deux côtés par de spacieuses salles d'hôtes voûtées, sans communication avec l'espace central, l'ensemble était précédé par un porche ouvert de 23 mètres de large et de six travées voûtées et couvertes de coupoles. La mosquée-zawiya comporte un minaret sur le côté droit.
- 140 En 1519, selon une inscription, on agrandit l'espace réservé à la prière en abattant les murs séparatifs des salles d'hôte. En d'autres termes, la mosquée-zawiya devint une mosquée. L'inscription de 1519 a longtemps embarrassé ceux qui ont traité du bâtiment. Les exemples de ce type de transformation datent tous de la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle et sont nombreux dans les Balkans comme en Anatolie et nous aident à comprendre ce qui s'est passé ici. Le *vakf* de la fondation d'İshak Bey a été composé après son décès par Mustafa Bey son fils. Mustafa était le père d'İsa Bey, le fameux commandant des provinces frontalières, fondateur de Novi Pazar et de Sarajevo. On ne dit pas dans le document qu'İshak Bey a fondé une mosquée, et pour cause : pendant les premiers quatre-vingt ans de son existence, ce ne fut pas une mosquée, mais une zawiya, couvent d'une fraternité religieuse.
- 141 Jusqu'au début de la période serbe, le bâtiment était placé au centre d'un complexe comprenant une medersa, un hammam, une cuisine et un mausolée extraordinairement ouvragé du fondateur, dans un jardin clos de murs, parmi des tombes ottomanes centenaires. Le tambour du türbe est richement ceinturé de céramiques bleu-blanc à motifs géométriques faisant écho au grand art seldjoukide d'Asie Mineure. Ce décor est unique dans les Balkans.

### La mosquée d'İsa Bey

- 142 C'est encore un bâtiment qui ne fut pas conçu à l'origine comme une mosquée que celui qu'on appelle aujourd'hui mosquée de Gazi İsa Bey. Le bâtiment est de grandes dimensions : 29,10 m de profondeur pour 25,70 m de largeur au porche. Le plan au sol montre la version la plus développée du type de la mosquée-zawiya. La salle principale est couverte de deux coupoles de 9,56 m de diamètre reposant sur un riche décor de stalactites au-dessus duquel règne un anneau circulaire de « triangles turcs ». Cette salle principale est flanquée de chaque côté par deux spacieuses salles d'hôte équipées de

cheminées et voûtées. Originellement, chacune de ces quatre salles avait une entrée séparée.

- 143 Le bâtiment a été érigé en 880 (1475-1476) au nom d'İsa Bey, décédé peu de temps auparavant. Dans l'inscription originale en arabe, il est qualifié de « noble et béni imaret ». Dans le *vakfiye*, il est ouvertement qualifié de « Hankah », institution conventuelle dirigée par un « Akhi ». Les Akhis constituaient une fraternité qui joua un grand rôle dans les débuts de la période ottomane. Ils perdirent progressivement leur influence au cours de la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle dans une société évoluant vers un sunnisme plus rigide. Avec la disparition des Akhis –qui furent absorbés d'une part par les guildes et d'autre part par l'ordre de derviches plus libéral des Bektashi– disparut aussi le plan en T des mosquées-zawiya.
- 144 La « mosquée » d'İsa Bey a été gravement endommagée par le séisme de 1963, au cours duquel le portique s'effondra presque entièrement. Il a été excellemment restauré dès les années soixante. Seule la comparaison avec d'anciennes photographies permet aujourd'hui de dire qu'il ne s'agit pas du porche de 1475, mais d'une restitution du XX<sup>e</sup> siècle.

### La mosquée de Mustafa Pacha

- 145 Cette mosquée à coupole unique domine toujours le paysage de Skopje. Le plan et l'élévation sont sans surprises : un quadrilatère de 16 m de côté en mesure intérieure est surmonté d'un tambour dodécagonal coiffé d'une coupole protégée par un dôme couvert de plomb. Un porche à trois baies précède la salle de prière; un minaret accompagne la mosquée. Mais l'exécution de ce programme en fait toute la distinction. La maçonnerie de l'édifice est en « cloisonnés »; le porche est entièrement construit en marbre minutieusement poli et sculpté, avec des détails d'une grande beauté. À l'intérieur, la coupole repose sur quatre importants pendentifs, typiques de l'architecture du temps de Bayezid II. Ils sont décorés de motifs floraux traités en relief et peints en bleu clair se détachant sur un fond blanc, selon la technique dite « Malakâri », dont nous avons ici un exemple bien conservé.
- 146 À l'arrière de la mosquée se voit le türbe octogonal en marbre blanc de Mustafa Pacha, mort en 1519. Un splendide *imaret*, abondamment loué par Evliya Çelebi dans les années 1660, se trouvait à proximité, mais a disparu. En revanche, l'aqueduc construit au nord de Skopje par Mustafa Pacha est toujours visible.

### La mosquée de Yahya Pacha

- 147 Cette grande mosquée, érigée dans la partie nord de la ville sur un terrain plat, n'a pas le même impact visuel que les mosquées de Murad II et de Mustafa Pacha, qui occupent toutes deux un site élevé. Avant le grand incendie de 1689, elle avait la plus haute et la plus grande coupole des Balkans, d'un diamètre de 18 mètres, coiffant une salle de prière de plan carré précédée par un porche de 33 mètres de large. Ce porche est considérablement plus étendu que la salle de prière et des traces indiquent que des salles d'hôtes ont dû flanquer primitivement celle-ci, leur forme restant peu claire. Néanmoins, l'édifice est une mosquée et non une zawiya. L'inscription qui relate sa construction en 909 (1503) l'indique clairement.

- 148 La mosquée de Yahya Pacha a énormément souffert au cours de l'incendie de 1689. La grande coupole et le porche s'effondrèrent alors, seuls les quatre murs d'enveloppe, solidement construits et épais de plus de deux mètres, restant debout. Au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, le bâtiment fut restauré à moindres frais. Une coupole de bois, sous un toit pyramidal, remplaça la puissante coupole primitive. Aux cinq coupoles du porche se substitua un long berceau de bois recouvert de plomb. Quant aux dommages mineurs subis pendant le séisme de 1963, ils ont été rapidement réparés.
- 149 Yahya Pacha, après avoir été sandjak bey dans différents secteurs des Balkans, devint gouverneur général d'Anatolie, puis de Roumélie. De 1496 à 1502, il fut grand vizir et resta par la suite membre du Divan impérial jusqu'à sa mort. Il passe pour être originaire de Skopje, bien que Sanuto le considère comme Albanais. Il épousa une fille du sultan dont il eut cinq fils ; l'aîné s'illustra par ses conquêtes et par ses fondations pieuses, dont plusieurs de grande valeur architecturale. Yahya Bey mourut en 1509 à Edirne ; son corps fut ramené à Skopje, sa ville natale, et enseveli près de sa mosquée et de son magnifique *imaret*.
- 150 Skopje a bien d'autres mosquées historiques, dont plusieurs sont des *mescid* transformés en mosquées au cours du XVI<sup>e</sup> siècle. Beaucoup possédaient, avant l'incendie de 1689, une coupole qui s'effondra alors et fut remplacée par des structures de bois à bon marché. Au cours des années 1970, une série de mosquées disparut par suite de la furie de modernisation du leader nationaliste macédonien Alexandar Kanev.

## Ohrid

- 151 Cette belle ville, sur les rives du lac éponyme, fut la capitale du légendaire tsar Samuel. Elle fut un centre de la culture byzantino-slave comme l'atteste une riche série d'églises byzantines et serbes, médiévales et post-médiévales, dont certaines sont recouvertes des plus belles peintures murales de tous les Balkans. Elle fut aussi un centre ottoman de quelque notoriété, capitale du sandjak d'Ohrid et intégrée à l'Empire de 1385 à 1912. Ohrid ne fut pourtant jamais une ville importante par sa population et ses monuments ottomans restent de second ordre. Le *Muhasebe defteri* de 1530 (T.D. 367, p. 368-369) décrit Ohrid comme une ville de 442 foyers, dont 93 musulmans. En 1582, la ville avait 536 foyers dont 247 musulmans, majoritairement turcophones, mais aussi albanophones. En 1971, sur 26.670 habitants, la population musulmane était tombée à 21 % avec une même proportion de Turcs et d'Albanais. Aujourd'hui, les Albanais musulmans ont considérablement accru leur nombre.
- 152 Le registre de 1530 montre que la petite communauté musulmane avait créé un nombre beaucoup plus important d'institutions islamiques qu'on ne l'attendrait. En dehors de l'ancienne « cathédrale » de Hagia Sofia, devenue mosquée, il y avait une mosquée et une école fondées par Mevlana Cheikh Hacı Kasım situées hors des murs du Kastro. Outre ces deux mosquées, existaient trois *mescid*, trois écoles, un hammam et pas moins de quatre *zawiya*. Ces dernières jouissaient de privilèges fiscaux contre l'obligation de loger « les hommes entrant et sortant », les derviches et les pauvres. À partir du début du XVIII<sup>e</sup> siècle, Ohrid devint le principal centre (asitane) des Halveti, sous-ordre des Hayatiye, qui fut à l'origine d'un réseau dense de couvents de derviches en Macédoine et dans le sud de l'Albanie. De nos jours, le couvent fonctionne normalement et le *zîkr* Halveti est régulièrement tenu sous la conduite de Cheikh Kadri.

### L'îmaret dit mosquée du sultan *Mehmed*

- 153 Ce monument ottoman, construit à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, s'élève au cœur de la ville fortifiée, depuis longtemps déserte, à l'opposé du château supérieur. C'est une très grande mosquée à coupole unique, soigneusement bâtie en appareil cloisonné coloré. La coupole s'étant effondrée, le bâtiment resta protégé. En 1943, des fouilles archéologiques révélèrent que, sous la mosquée, se trouvaient les fondations d'une très ancienne église qui fut identifiée avec Saint-Pantéléimon, bâtie par « l'apôtre slave » saint Clément d'Ohrid, qui mourut en 916. Cette église avait été le centre d'une célèbre école de littérature en ancien slave. Les ruines furent rendues visibles et accessibles aux visiteurs. Elles le restèrent pendant plus d'un demi-siècle. En 2003, toutefois, en dépit des furieuses protestations des Musulmans de Macédoine –protestations qui ne furent pas entendues en Europe– la mosquée fut démolie et une énorme église construite sur son emplacement. La décision de démolir une authentique mosquée pour la remplacer par un faux fut prise au plus haut niveau de l'État.
- 154 La grande mosquée d'Ohrid n'était pas en fait l'oeuvre du sultan Mehmed, comme le veut la légende populaire. La fondation est due à un certain Sinaneddin Yusuf Çelebi, connu sous le nom abrégé de Sinan Çelebi, un Ohrizâde mentionné dans la section *vakf* du registre de 1530, à la p. 388. La mosquée faisait partie du *vakf* de la *zawiya* et du muallimhâne de Sinan Çelebi, le plus important d'Ohrid selon le registre. Le regretté Hasan Kaleši découvrit et publia la charte de fondation originale, conservée dans une famille d'Ohrid. Il put ainsi réfuter une série de légendes pieuses mais erronées.
- 155 Le *vakfiye* est daté de la première semaine de juillet 1491 et a été rédigé dans la ville de Çatalca en Thessalie, l'ancienne Pharsale. Le sultan Bayezid II avait donné à Sinan Çelebi deux villages en pleine propriété, avec obligation de faire une fondation pieuse (procédure qui se retrouve, à la même époque pour le village de Susnitsa appelé à devenir la ville de Karlovo en Bulgarie). En dehors du revenu des deux villages, Sinan affectait à son *vakf* seize boutiques d'Ohrid, quatre moulins à eau, des champs, des vignes et des jardins. En 1530, le revenu total était de 22.045 *akçe* (soit dix années de salaire d'un bon maçon ou charpentier). Sur cette somme, l'îmaret devait également imputer le logement et la nourriture des « ayende ve revende ve fukarâ » ; ceci implique qu'il abritait aussi une cuisine de dimensions appréciables. Sinaneddin Ohrizâde mourut en avril 1493 et fut inhumé dans un *türbe* proche de sa fondation, que j'ai pu voir dans les années 1980.
- 156 En 1670, Evliya Çelebi mentionne la mosquée d'Ohrizâde comme la seconde de la ville, immédiatement après la grande église/mosquée de Hagia Sofia. Il note que, lorsque le sultan Bayezid vint à Ohrid (c'était au cours de sa campagne contre l'Albanie du Sud, en 1492), il admira la mosquée, c'est pourquoi son fondateur Ohrizâde lui en fit immédiatement cadeau. S'agissant de l'îmaret tout proche, Çelebi écrit : « Premièrement, voici l'*imaret* de la délicieuse mosquée opposée au château supérieur, que Ohrizâde donna comme un présent au sultan. Ici, matin et soir, un bol de soupe est fourni aux pauvres, en vérité à tous, gentilshommes et mendiants, jeunes et vieux, Chrétiens ou Zoroastriens » ( *Seyahatname*, VIII, fol. 371a). Ces simples mots indiquent à quel point la classe dirigeante d'Ohrid, au XVII<sup>e</sup> siècle, différait des décideurs d'aujourd'hui.

## Roumanie

- 157 L'histoire du patrimoine ottoman de la Roumanie est vite retracée : aucun monument d'une grande qualité architecturale n'est conservé et, pour autant que nous sachions, de tels monuments n'ont jamais existé.
- 158 Des quatre composantes historiques de l'actuelle Roumanie, seule la Dobroudja fit partie de l'Empire ottoman, les trois autres –Valachie, Moldavie et Transylvanie–, quoique vassales, ne reçurent aucun peuplement musulman.
- 159 La Dobroudja fut annexée par les Ottomans en 1418 et conservée par eux jusqu'en 1878 où elle fut conquise par l'armée russe, puis incluse dans l'État roumain. À l'époque pré-ottomane, la Dobroudja avait accueilli divers groupes de tribus turques nomades venus des steppes russes : Onugurs, Koutrigours, Petchénègues (en 1048), Uz (en 1064), Coumans ou Polovtsiens (en 1091). En 1263 un groupe important de colons turcs venus d'Asie Mineure sous la conduite du sultan seldjoukide déposé İzzettin Kaykavus s'établit à son tour. L'épisode est relaté en 1423 par Yazıcı Ali qui rencontra personnellement des descendants de ce groupe. Autour de 1300, quand le grand chef spirituel Sarı Saltuk Dede et Nogay Khan, qui assuraient la protection militaire des Musulmans, furent morts, les rois bulgares commencèrent à opprimer les Turcs musulmans installés sur leurs terres, et la plupart d'entre eux retournèrent en Anatolie, d'autres se mettant au service de l'empereur byzantin, quelques-uns se maintenant dans la Dobroudja et se convertissant au christianisme. Ceux-ci devinrent les Gagauz, le « Peuple de Kaykavus » qui subsiste partiellement dans la Dobroudja d'aujourd'hui. On peut ajouter qu'aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles cette région était appelée Kıpçakiye en référence aux Coumans, qui étaient des Turcs d'origine Qıpçak. Quant aux Turcs seldjoukides convertis, ils furent en mesure de se maintenir et d'établir une principauté sous leur chef Balık et sous son fils ou successeur Dobrotito : le nom actuel de la Dobroudja est emprunté à ce dernier prince, turc et chrétien. En 1388, les forces ottomanes occupèrent brièvement le sud de la région mais, après la mort du sultan Murad sur le champ de bataille de Kosovo, le voïvode valaque Mirchea l'Ancien investit pour une courte période l'importante cité de Silésie. Yıldırım Bayezid la reprit en 1393 mais, après sa défaite devant Tamerlan en 1402, Mirchea la reprit à son tour et s'intitula alors « Seigneur des deux rives du Danube et des pays de Dobrotits ». Les années qui suivirent sont agitées et complexes, en raison des multiples alliances qui se nouent, mais servent de base à la revendication des « droits historiques » de la Roumanie sur la Dobroudja, mille ans de présence turque étant confortablement ignorés.
- 160 C'est tout particulièrement après la « Croisade de Varna » (1444) que les Ottomans établirent un grand nombre de colons turcs d'Asie Mineure dans la Dobroudja. Tous les toponymes historiques des steppes de ce plateau calcaire sont turcs ou dérivent du turc. Bulgares, Grecs et Tatars christianisés vivaient exclusivement sur les rives du Danube et sur les côtes de la Mer Noire.
- 161 À partir des débuts du XV<sup>e</sup> siècle, les Ottomans établirent leurs garnisons dans les châteaux médiévaux de la vallée danubienne (Silésie, Hirsovo, Issakçe) ou de la côte de la Mer Noire (Kalliakra, Kavarna, Varna) et construisirent de simples mosquées charpentées et de petits hammams dans ces châteaux pour les besoins de la garnison. Les bâtiments furent détruits pour la plupart en 1461 au cours du terrible raid valaque dirigé par le voïvode Vlad l'Empaleur (le prototype historique du comte Dracula). Sous Bayezid

II (1481-1512), la seule entreprise architecturale d'envergure menée dans la Dobroudja fut la refondation de la ville de Babadağ, ville où le semi-légendaire Sarı Saltuk avait vécu et été enseveli.

## Serbie-Monténégro

- 162 Après la bataille de Kosovo Polje (1389), la Serbie, avec son remarquable despote Stefan Lazarević, devint vassale des Ottomans. Le long règne de Stefan Lazarević correspond à un apogée de l'art et de l'architecture serbes, avec l'école de la Morava. Mais à sa mort (1427), en l'absence d'héritier direct, les grands seigneurs combattirent pour sa succession. Les Ottomans mirent à profit cette opportunité pour annexer la partie méridionale de la principauté. En plusieurs étapes, en profitant soigneusement de chaque modification du paysage politique dans les Balkans, ils prirent possession du reste du pays. En juin 1459, la capitale, dernier bastion de la résistance serbe, Smederevo, se rendit. Les clés de la grande forteresse furent portées jusqu'à l'armée du sultan, cantonnée à Sofia. Au cours des cent-cinquante ans qui suivirent, de petits groupes de colons turcs s'établirent en Serbie et entreprirent d'urbaniser un pays largement rural jusque là. Le sultan Süleyman le Magnifique conquiert la forteresse hongroise de Belgrade en 1521 et le déplacement vers le nord de la frontière hongroise qui en résulta donna des chances de développement à l'espace serbe. Bien que Smederevo restât la capitale officielle, Belgrade devint alors le principal centre commercial, politique et militaire. Les gouverneurs y fondèrent de nombreuses mosquées, bains, écoles, caravansérails, couvents de derviches et cuisines à l'usage des indigents. Le même phénomène eut lieu, mais à une moindre échelle à Užice, Valjevo, Niš et Kruševac que les Turcs appelaient Alacahisar.
- 163 Belgrade ne reçut pas moins de soixante-dix-huit mosquées . devenue ottomane en 1459, la seconde ville de Serbie, Užice, témoigne d'une véritable création urbaine. D'un château médiéval et d'un petit groupe de maisons (69 en 1697) les Ottomans firent une ville qui, en 1572, comptait 672 foyers musulmans contre 14 foyers chrétiens. Elle avait alors seize mosquées, chiffre porté à trente-cinq en 1663 et à quarante-cinq peu avant 1805. Užice devint aussi un centre de la littérature et de la vie spirituelle ottomanes. Aujourd'hui, il ne subsiste de ce passé qu'un pont de pierre des débuts du XVII<sup>e</sup> siècle. L'emplacement des anciennes mosquées reste connu de la population locale. Quelques dessins anciens suggèrent que les plus remarquées d'entre elles étaient de solides bâtiments à coupole unique couverte de plomb, avec des minarets élancés et un porche à trois colonnes ou trois piliers, couronné par trois coupoles.
- 164 Belgrade, plus importante et favorisée par le mécénat des plus grands gouverneurs des Balkans au XVI<sup>e</sup> siècle, possédait des monuments plus vastes et plus sophistiqués dont de nombreux dessins et aquarelles ont été conservés. Ces documents graphiques ont été publiés par Divna Djurić-Zamolo. Aujourd'hui, seule une mosquée subsiste à Belgrade : c'est la mosquée Bayraklı, un édifice à coupole unique du début du XVII<sup>e</sup> siècle, de médiocre qualité. Au cours de l'été 2004, en relation avec des événements survenus au Kosovo, une attaque à l'explosif par les nationalistes serbes endommagea le bâtiment, sans le détruire. Belgrade conserve en outre deux mausolées à coupole du XVIII<sup>e</sup> siècle (türbe) : celui du grand vizir martyr Damad Ali Pacha (mis à mort en 1716) et celui du cheikh Mustafa, originaire de Bagdad, un chef de l'ordre Saadi des derviches à Belgrade, décédé en 1783.

- 165 Davantage de monuments islamiques, et de meilleure qualité, sont conservés à Niš, ville qui constitue le grand nœud routier et ferroviaire du sud du pays. C'est d'abord l'énorme citadelle bâtie entre 1716 et 1721, pour être la plus grande place-forte d'artillerie ottomane dans les Balkans. Passée la porte de Stamboul, on peut encore voir la belle mosquée à coupole de Malkoçoğlu Bali Bey, qui fut gouverneur de la province de Smederevo de 1521 à 1523, ainsi que le hammam de Minnetoğlu Mehmed Bey, daté de 1460.
- 166 Le registre de recensement et de taxation de 1516 pour la province de « Semendire » et le registre des fondations pieuses de la même province pour l'an 932 de l'Hégire (1526) mentionnent également le hammam de Niš dont les revenus dépendaient d'une zawiya de Konuş, non loin de Filibe en Thrace bulgare. Les deux bâtiments avaient été fondés par Minnetoğlu Mehmed Bey, gouverneur de Bosnie dans les années 1460 et fils du chef d'une tribu tatare, Minnet Bey, qui par ordre du sultan avait été déplacé avec toute sa tribu de Tokat, en Anatolie septentrionale, pour s'établir dans la plaine de Thrace. Le hammam de Mehmed Bey à Niš est richement décoré de *mukarna* dans le style du temps du sultan Mehmed le Conquérant (1451-1481). C'est le plus bel exemple de cette technique conservé en Serbie. Au cours des années 1970, la mosquée de Malkoçoğlu Bali Bey et le hammam ont été restaurés de façon exemplaire. Ils ont été affectés à des usages culturels.
- 167 Des nombreux caravansérails et fortins (*palanka*) implantés au long de la grande route Belgrade-Sofia-Istanbul, il ne subsiste que peu de traces. Nous les connaissons à travers les multiples descriptions des voyageurs qui empruntèrent cette célèbre route. On peut toutefois se faire une idée de leur morphologie au village de Ram (Haram) sur le Danube. Il existe là, en ruines, un caravansérail bâti au cours des années 1520 par Sinan Bey. La section des fondations pieuses (*vakf*) du registre de 1516 (T.D. 1007, p. 416) atteste que Sinan Bey fit également construire une mosquée et une école à Ram. D'autre part, le village est toujours dominé par un important fort ottoman bâti en 1483 sur l'ordre du sultan Bayezid II (1481-1512) pour protéger sa frontière du Nord contre des incursions hongroises.
- 168 Une mention particulière doit être faite de la région officieusement connue sous le nom de Sandžak et qui constitue une curieuse exception dans le schéma évolutif général de la Serbie. La ville principale, Novi Pazar, fondée en 1461 par le célèbre İsa Bey, originaire de Skopje et également fondateur de Sarajevo, recèle encore, à défaut de la mosquée du fondateur, le hammam de Gazi İsa Bey et quelques éléments du patrimoine ottoman, comme un bain thermal du milieu du XVI<sup>e</sup> siècle hors la ville. Dans la même région, les petites agglomérations de Sjenitsa et Novi Varol ont également un certain mérite historique.
- 169 Au XVI<sup>e</sup> siècle, le Monténégro était entièrement sous contrôle ottoman, la légendaire « indépendance » des tribus montagnardes n'étant une réalité que pour une période ultérieure. Toutefois, le pays n'eut jamais une population turque appréciable, celle-ci se trouvant concentrée dans les rares villes, au demeurant de faible importance. L'actuelle capitale, Podgorica, connut un développement sous les Ottomans, autour du château de Ribnica que ceux-ci avaient construit. Près du château, se voient les ruines d'une grande mosquée, autrefois couverte d'un toit en charpente. Elle a des caractéristiques du XVII<sup>e</sup> siècle. L'autre centre urbain ottoman notable était Onogost, appelé Nikšić à partir du XIX<sup>e</sup> siècle. On peut toujours y voir un château qui fut largement et continuellement réparé et fortifié par les Ottomans. En grand nombre, des comptes de construction le concernant sont conservés aux archives d'Istanbul.

- 170 Le témoin le plus important de la présence ottomane au Monténégro est la ville ruinée de Bar (Stari Bar) près de la côte adriatique. Appelée Antivari au Moyen Âge, Bar était une place-forte vénitienne qui fut prise par les Ottomans en 1571, au moment de la conquête de Chypre. Ils transformèrent en mosquées deux églises gothiques et construisirent un hammam, indépendamment d'un aqueduc. Au fil du temps, Bar devint une ville majoritairement albanaise et musulmane. Au cours de la guerre russo-turque de 1877-1878, les Monténégrins s'emparèrent de Bar. La population musulmane disparut, la ville fut désertée et l'on fit sauter de nombreux édifices. Aujourd'hui, le vieux Bar est un « musée de plein air » témoignant de la culture urbaine vénéto-ottomane, du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle. Sur nombre de bâtiments civils, des travaux de restauration ont été entrepris par le service des monuments historiques du Monténégro, mais on fait silence sur la fin violente de Bar comme ville albanaise et musulmane.

## Kosovo

- 171 Le Kosovo Polje ou « Champ des merles » revêt une importance mythique pour les nationalistes serbes car c'est dans cette plaine, l'ancien cœur de la Serbie, que, le 13 juin 1389, la bataille légendaire de Kosovo fit rage. Au cours de cette bataille où le sultan et le roi furent tués, la Serbie médiévale s'effondra. À la vérité, l'État serbe survécut encore pendant soixante-dix ans et, si le Kosovo tomba aux mains des Ottomans en 1439, il lui fut restitué en 1444 en vertu du traité de Szegadin. Il ne devint vraiment une province ottomane qu'en 1455 et le resta jusqu'en 1912. Peu après la conquête définitive, on assista à un processus lent et rampant d'islamisation des populations chrétiennes locales, sans qu'il soit possible de dire si les populations étaient de langue albanaise ou serbe. Sans s'attacher aux détails, on peut constater que pendant plus de deux siècles la région connut un développement pacifique, signalé par la croissance démographique et l'expansion urbaine dans des villes dont le caractère islamique est prédominant.
- 172 Ce processus fut interrompu à deux occasions par l'invasion de l'armée des Habsbourgs : en 1689, puis en 1737. Dans les deux cas, la plupart des villes et villages furent incendiés et des foules de Chrétiens suivirent les Autrichiens dans leur retraite, l'amplitude du phénomène migratoire étant d'ailleurs l'objet de contestations de la part des historiens de tous bords. L'espace déserté par les Chrétiens ne tarda pas à attirer des Albanais des districts montagneux et pauvres du Sud-Ouest vers les riches plaines du Kosovo et de la Metohija. Mais il faut envisager ce mouvement comme un long phénomène migratoire et non comme une action violente. L'installation de ces montagnards albanais alla de pair avec leur islamisation. Le recensement ottoman de 1896 donne une vision d'ensemble du résultat final : dans les neuf *kaza*, ou circonscriptions judiciaires dirigées par un *kadi*, vivent 331.840 habitants. Les Albanais musulmans représentent 76 % du total, les Serbes 15 % et les catholiques romains albanais 2 %. Si toutefois les Chrétiens du *kaza* de Gilan étaient non bulgares (comme l'affirme la source), mais serbes, ceux-ci atteindraient 22 % de la population : un pourcentage bien différent des 8 % auxquels ils étaient réduits à la veille de la récente guerre du Kosovo.
- 173 Les monuments d'architecture ottomane les plus importants du Kosovo sont ceux de Prizren et de Priština. Ceux de Peć (İpek) et de Kosovska Mitrovica sont de moins bonne qualité et ceux de l'ancienne capitale du Sandjak Vučitrn décevants.

## Kosovo Polje

### Le türbe du sultan Murad I<sup>er</sup>

- 174 Le plus grand monument du champ de bataille est sans conteste le mausolée de Murad I<sup>er</sup> érigé par son fils Bayezid I<sup>er</sup> sur les lieux même où le vieux sultan était tombé en 1389. Sa charge émotionnelle dépasse sa valeur esthétique ; en effet, il nous ramène directement à la bataille du Champ des merles qui symbolise pour les uns la fin des États chrétiens médiévaux des Balkans, pour les autres les débuts de l'expansion de l'Islam en Europe.
- 175 Le türbe de Murad I<sup>er</sup> se dresse à l'emplacement où, selon la vieille coutume turque, ses entrailles avaient été ensevelies, à douze kilomètres au nord-ouest de Priština, sur un site isolé à l'écart de tout établissement humain. À l'origine, le türbe était du type canope, il reposait sur quatre piliers et était surmonté d'une coupole. C'est la forme décrite par le « janissaire serbe » Constantin d'Otrović peu après 1463 et par Benedict Curipeschetz en 1530. Johann Georg von Hahn, de passage en 1858, note que le türbe avait été rebâti sur l'ordre du sultan Abdülmeçid par le chef militaire ottoman Hürşid Pacha. C'est l'édifice quadrangulaire que nous voyons aujourd'hui. En 1896, le sultan Abdülhamid II fit construire derrière le türbe une spacieuse maison d'hôtes à deux niveaux. Immédiatement avant la visite du sultan Mehmed Reşad à Kosovo Polje en juin 1911, le site fut réaménagé, avec un mur d'enceinte ; il survécut aux guerres balkaniques et aux deux guerres mondiales. En 1966, lors de ma première visite, il était très négligé, mais bien présent. Le complexe fut restauré plus tard et échappa aux assauts serbes de 1999. Tout autour du türbe se voient les élégantes tombes de marbre de plusieurs hommes d'État ottomans du XIX<sup>e</sup> siècle avec de longues inscriptions décrivant leur vie et leurs fonctions.
- 176 À quelques kilomètres de distance, en direction de Priština, se dresse isolément le Sandjakdar türbe, monument octogonal à coupole signalant les tombes du porte-étendard et du porte-bouclier de l'armée ottomane. Il n'est pas établi si ce monument se réfère à la première bataille de Kosovo Polje, en 1389, ou à la seconde, en 1448.

## Prizren

- 177 Immédiatement après 1455, Prizren accueillit un important groupe de colons turcs. D'abord minoritaire, la communauté musulmane s'accrut du fait de la conversion d'Albanais et de Serbes. En un siècle, la ville devint un important centre islamique. Le nombre croissant de mosquées et de monuments spécifiquement musulmans atteste le changement de composition de la population. Sur les vingt-huit mosquées de la ville, dix-neuf subsistent encore. Quatre ont été bâties au cours des vingt dernières années, neuf ont disparu lors de la conquête serbe de 1912 ou ont été démolies par la suite ; l'une d'entre elles était la Namazgâh de 1455, le premier lieu de culte islamique établi immédiatement après la conquête ottomane ; une autre, la grand église du roi Milutin bâtie de 1307 à 1315 et transformée en « Fethiye Cami » après sa confiscation par les conquérants ottomans.
- 178 En 2003, la Namazgah de Prizren a fait l'objet de fouilles et d'une reconstruction avec l'aide de l'IRCICA. Quant à l'église du roi Milutin, elle avait été rendue au culte orthodoxe dès la conquête serbe. Avant et après la seconde guerre mondiale, une partie des peintures merveilleuses des artistes de la cour royale avait été dégagée des couches de

plâtre qui les recouvraient. Une anecdote touchante, rapportée par le professeur Hasan Kaleši, doit être citée : près d'une grande effigie de la Vierge, un graffiti ottoman, évidemment dû à l'un des ouvriers chargés de la voiler sous le plâtre après la transformation de l'église en mosquée, affirme « Je couvre ton beau visage, afin qu'il soit préservé pour toujours ».

### La mosquée de Sofu Sinan Pacha

- 179 La mosquée de Sofu Sinan Pacha est la plus importante mosquée de tout le Kosovo. Elle date de 1614, domine la ville et constitue un exemple typique du « style colossal » de l'architecture ottomane, conçu pour impressionner non par son élégance mais par sa taille. Le monument est l'une des plus grandes mosquées à coupole unique des Balkans, avec un mihrab placé dans une exèdre en forme d'abside. Le porche à trois coupoles a été démoli en 1939 quand les Serbes songèrent à détruire tout l'édifice, l'argument retenu pour justifier cette action étant que Sinan Pacha avait détruit le monastère des Saints-Archanges, à dix kilomètres de la ville et réemployé ses pierres dans la mosquée de Prizren. En fait, le grand monastère du Tsar Duchan était déjà abandonné trois-quarts de siècle avant la construction de Sofu Sinan dont une protestation massive des habitants musulmans de Prizren empêcha la destruction totale. Des plans pour la reconstruction du porche ont été élaborés depuis plusieurs dizaines d'années, sans jamais être mis à exécution.
- 180 Aucune inscription dédicatoire n'est conservée au-dessus de l'entrée. L'identité du constructeur –Sofu Sinan Pacha et non Yemen Fatihi Koca Sinan Pacha– a été établie par Hasan Kaleši. La date est donnée par un petit chronogramme inscrit sur le côté gauche du mihrab : les lettres des deux derniers mots restituent la valeur numérique de 1024, soit 1614 de l'ère chrétienne.

### La mosquée de Gazi Mehmed Pacha

- 181 La mosquée de Gazi Mehmed Pacha, de 1573-1574, est le second monument islamique important de Prizren. Elle formait autrefois le centre d'un complexe comportant un *imaret*, une école primaire, un mausolée et une bibliothèque. Avec sa coupole centrale de plus de quatorze mètres de diamètre, la mosquée, monumentale, imposante et en même temps harmonieuse, est un bon exemple du style classique ottoman elle est localement appelée « Bayraklı Cami » parce qu'elle avait pour fonction de donner aux autres mosquées le signal de l'appel à la prière (*ezan*) en déployant le drapeau rouge ottoman au balcon du minaret. La mosquée a perdu depuis longtemps son porche, remplacé par une galerie de bois couverte en plomb. La medresa de Gazi Mehmed Pacha a été reconstruite il y a quelques décennies en pastichant le style ottoman.

### La mosquée de Rotulla Emin Pacha

- 182 La mosquée de Rotulla Emin Pacha, fils de Tahir Pacha, date de 1831-1832. C'est le troisième monument important de Prizren. Les Rotulla étaient une dynastie héréditaire de gouverneurs albanais de la province de Prizren depuis les raids dévastateurs des Habsbourgs au début du XVIII<sup>e</sup> siècle. La mosquée d'Emin Pacha s'inspire clairement de la grande mosquée de Sofu Sinan, bâtie deux siècles auparavant. La mosquée de Sinan Pacha

est essentiellement dépouillée alors que celle d'Emin Pacha a gardé tout son décor de peintures murales, décor ottoman tardif d'une grande beauté.

- 183 Prizren a encore seize autres mosquées historiques, un très vaste hammam double, dû à Gazi Mehmed Pacha, des couvents de derviches, des mausolées, des ponts de pierre et beaucoup de vieilles résidences qui, de nos jours, font de la ville l'une des plus riches de l'Europe du Sud-Est. Elle a échappé miraculeusement aux horreurs de la récente guerre du Kosovo en 1999.

Priština, la mosquée de Fatih Sultan Mehmed, 1461



Prizren, la mosquée de Sofu Sinan Pacha, 1615



Prizren, la mosquée de Mehmed Pacha (Bayraklı mosquée), 1573



---

## BIBLIOGRAPHIE

### Albanie

- Ayverdi E. H., *Avrupa'da Osmanlı Mimârî Eserleri*, IV (Bulgaristan, Yunanistan, Arnavudluk), İstanbul, 1982.
- Dankoff R., *Evliya Çelebi in Albania and adjacent regions (Kosovo, Montenegro, Ohrid)*, Leiden/Boston/Köln, 2000.
- Eyice S., «İşkodra'da Kurşunlu Cami», in : *Belgelerle Türk Tarihi Dergisi*, 17, İstanbul, 1969, p. 73-76.
- Frashëri G. et Dashi S., «Fillimit e artit Islamik në qytetin Berat», in : *Monumentet I*, Tirana, 1988 (1989).
- Frashëri G. et Dashi S., «Zhvillimi i arkitekturës islamike Shqiptare të xhamive», in : *Monumentet II*, Tirana, 1986, p. 51-76.
- Kiel M., «Aspects of Ottoman Architecture in Albania», in : *Proceedings of the Fifth International Congress of Turkish Art*, Budapest, 1975 (1978), p. 541-548.
- Kiel M., «Die osmanische Baukunst in Albanien und ihr heutiger Erhaltungszustand. Eine Bilanz von 30 Jahren Restaurationsarbeit und Vernichtungswut», in : *Ars Turcica, Akten des VI. Internationalen Kongresses für türkische Kunst*, München, 1979, vol. I, p. 240-254.
- Kiel M., *Ottoman Architecture in Albania*, İstanbul, 1990.
- Meksi A., «Ndërtimit e kultit Mysliman në Shqipëri», in : *Studime Historike*, I, Tirana, 1980, p. 189-223.
- Rey L. et Çeka H., «La mosquée de Edhem Bey», in : *Albania V*, Paris, 1935, p. 65-75.
- Shtylla V., *Rrugët dhe urat e vjetra në Shqipëri*, Tirana, 1997.

### Bosnie- Herzégovine

- Andrejević A., *Alaca Džamija u Foči*, Belgrade, 1972.
- Bejtić A., «Spomenici Osmanlijske arhitekture u Bosna i Hercegovini», in : *Prilozi za Orijentalnu Filologiju*, III-IV, Sarajevo, 1953, p. 229-298.
- Bejtić A., «Banja Luka pod Turskom vladavinom», in : *Naše Starine I*, Sarajevo, 1953, p. XXX.
- Bejtić A., «Povijest i umjetnost Foče na Drini», in : *Naše Starine III*, Sarajevo, 1956, p. 23-74, et IV, 1957, p. 33-62.
- Čelić D., «Počitelj na Neretvi», in: *Naše Starine VII*, Sarajevo, 1960, p. 5-49.
- Čelić D., *Regulacioni plan sanacije i revitalizacije Sarajevske čaršije*, Sarajevo, 1975.
- Hasandedić H., *Spomenice Kulture Turskog doba u Mostaru*, Sarajevo, 1980.
- Hasandedić H., *Muslimanska Baština Bošnjaka u južnoj (srednoj) Hercegovini*, Mostar, 1997.

Kemura S. F., «Javne muslimanske gradjevine u Sarajevu», in : *Glasnik Zemaljskog Muzeja za B. i H.*, Sarajevo, XX, 1908 ; XXIII, 1911.

Mujezinović M., *Islamske Epigrafike Bosne i Hercegovine*, Sarajevo, vol. I, 1974 ; vol. II, 1977 ; vol. III, 1982.

Pasić A., «Karadžoz Begova Džamija u Mostaru», in : *Hercegovina VI*, Mostar, 1992.

Pasić A., *Islamic Architecture in Bosnia and Hercegovina*, Istanbul, 1994.

Ravlić A., *Banja Luka Ferhadija, Ljepotica koju su ubili*, Rijeka, 1996.

Redžić H., «Arhitektonska konzervacija Aladža Džamije u Foči», *Naše Starine* 10, 1965, p. 95-111.

## Bulgarie

Avverdi E. H., *Avrupa'da Osmanlı Mimarî Eserleri*, IV (Bulgaristan, Yunanistan, Arnavudluk), Istanbul, 1982.

Dimitrov D. et Jordanov J. (éd.), *Kratka Istorija na B 19arskata Arhitekture*, Sofia, 1965.

Eyice S., « Varna ile Balçık arasında Akyazı sultan Tekkesi », *Belleten T.T.K.* XXXI, 124 (1967), p. 551-600.

Harbova M., *Gradoustroistvo i Arhitekture po B 19arskite Zemi prez XV-XVIII Vek*, Sofia, 1991.

Kiel M., "A monument of Early Ottoman Architecture in Bulgaria : The Bektashi Tekke of Kıdemli Baba at Kalugerovo-Nova Zagora", *Belleten T.T.K.* 25 (1971), p. 53-60.

Kiel M. «Some Early Ottoman Monuments in Bulgarian Thrace : Stara Zagora, (Eski Zağra), Jambol and Nova Zagora (Zagora Yenicesi)», *Belleten T.T.K.* 38 (1974), p. 635-654.

Kiel M., "The Vakıfname of Rakkas Sinan Beg in Karnobat (Karinabad) and the Ottoman colonization of Bulgarian Thrace", in : *Journal of Ottoman Studies*, Istanbul, 1980, p. 15-32.

Kiel M., «Bulgaristan'daki Osmanlı-Türk Mimari Anıtlarının restorasyonundaki sorunlar ve beklentiler», *Milliyet Sanat Dergisi* 8, Istanbul, Eylül 1980, p. 56-60.

Kiel M. "The date of construction of the Library of Osman Pasvantoglu in Vidin. A Note on the chronogram of the Ottoman inscription of the library and the identity of its poet", *Études Balkaniques* 16 (1980), p. 116-119.

Kiel M., «Osmanische Baudenkmaler in Südosteuropa, Typologie und Verhältnis zur lokalen Kunst-Probleme der Erhaltung in den heutigen Nationalstaaten,» in : *Die Staaten Südosteuropas und die Osmanen. Herausgegeben von Hans Georg Majer*, München, 1989, p. 23-76.

Kiel M., *Bulgaristan'da Osmanlı Dönemi Kentsel Gelişme ve Mimari Anıtlar*, Ankara, 2000.

Lory B., *Le Sort de l'Héritage Ottoman en Bulgarie, L'exemple des villes bulgares 1878-1900*, Istanbul, 1985.

Muschanov N., «Der Ausbau der Mahfilgalerie und seine Einwirkung auf die Plan- und Raumkomposition der Moscheen des 16. bis 19. auf dem Balkan» in : Majda T. (éd.) *Proceedings of the 7th Intern. Congress of Turkish Art*, Varsovie, 1990, p. 161-172.

Muschanov N., «Die Eigenart der muslimische Kultusdenkmaler aus osmanischer Zeit in Bulgarien und die Problematik ihrer Erhaltung und Restaurierung», in : H.G. Majer (éd.), *Die Staaten Südosteuropas und die Osmanen*, München, 1989, p. 77-111.

Radloff-Hille O. et Gertrud G., « Plovdiv i negovite sgradi », in : *Izvesija na b 19arskoto Arheologiceski Druzestva*, VIII, Sofia, 1935.

Stajnova M., *Osmanski Izkustva na Balkanitevo*, Sofia, 1995.

Stajnova M., «La Mosquée Tomboul à Shoumen, influence du style “Lale”», in : Majda T.(éd.) *Proceedings of the 7th Intern. Congress of Turkish Art*, Varsovie, 1990, p. 161-172.

Tatarli İ. (après 1985 : Ileo T.), « Turski Kultovi Sgradii nadpisi v Balgarija », in : *Godisnik na Sofijski Universitet, Fakultet ze Zapadni Filologii*, Sofia, 1966, p. 567-615.

Zlatev T., *Balgarski grad prez Epohata na Vazrazdaneto*, Sofia, 1955.

## Grèce

Anhegger R., «Beiträge zur osmanische Baugeschichte III, Moscheen in Saloniki und Serres», *Istanbuler Mitteilungen*, 17 (1967), p. 312-330.

Ayverdi E. H., *Avrupa'da Osmanlı Mimari Eserleri, IV, Bulgaristan, Yunanistan, Arnavutluk*, Istanbul, 1982.

Bakirtzis C. et Xydias P., «İmaret, Komotini, Greece,» in : Curčić S. et Hacitryphonos E. (éd.), *Secular Medieval Architecture in the Balkans, 1300-1500, and its Preservation*, Thessalonique, 1997, p. 294-295.

Balducci H., *Archittura Turca in Rodi*, Milan, 1932.

Bıçakcı İ., *Yunanistan'da Türk Mimari Eserleri*, Istanbul, 2003.

Bierman I., “The Ottomanization of Crete,” in : Bierman I. et Abou-el-Haj R. (éd.), *The Ottoman City and its Parts*, New York, 1991, p. 53-75.

Çam N., *Yunanistan'daki Türk Eserleri*, Ankara, 2000.

Çelikkol Z., *İstanköy'deki [Kos] Türk Eserleri ve Tarihçe*, Ankara, 1990.

Eyice S., «Yunanistan'da Türk Mimari Eserleri», I, *Türkiyat Mecmuası XI*, Istanbul 1954, p. 157-182 ; II, *Türkiyat Mecmuası*, XII, 1955, p. 205-230.

Hatzitryphonos E., «Το οθωμανικό λουτρό της αγοράς Yahudi Hamami (Λουλουδάδικα) στη Θεσσαλονίκη», *Μακεδονικά*, 27 (1988/89), p. 79-120.

Hatzitryphonos E., «Die Architektur der osmanische Bauten in Thessaloniki, Erste Periode», in : Atasoy N (éd.), *9. Milletlerarası Türk Sanatları Kongresi*, vol. II, Ankara, 1995.

Hatzitryphonos E., “The Hamam of the Agora, Thessaloniki”, in : Curčić S. et Hatzitryphonos E., *Secular Architecture of the Balkans, 1300 - 1500*, Thessalonique, 1997, p. 322-325.

Kanetaki E. I., *Οθωμανικά λουτρα στον ελληνικό χώρο*, Athènes, 2004.

Kiel M., “Notes on the History of the Turkish Monuments in Thessaloniki and the Origin of the Founders”, *Balkan Studies*, XI, 1 (1970), p. 126-156 (réédité dans : Kiel M., *Studies on the Ottoman Architecture of the Balkans*, Aldershot (Variorum) 1990).

Kiel M., “Observations on the History of Northern Greece during the Turkish Rule. Historical and Architectonical Description of the Turkish Monuments of Komotini and Serres”, *Balkan Studies*, XII, 2, (1971), p. 415-462.

Kiel M., "Yenice-i Vardar. A forgotten Turkish Cultural Centre in Macedonia of the 15<sup>th</sup> and 16<sup>th</sup> Century," in : *Studia Byzantina et Neohellenica Neerlandica III*, Leiden, 1971, p. 300-329 (plus facilement accessible dans : Kiel, *Studies, Variorum*)

Kiel M., "A Note on the Date of Construction of the White Tower of Thessaloniki", *Balkan Studies*, XIV, 2 (1973), p. 352-357.

Kiel M., "Two Little Known Monuments of Early and Classical Ottoman Architecture in Greek Thrace", *Balkan Studies*, XXII, 1 (1981), p. 127-146.

Kiel M., "The Oldest Monuments of Ottoman Turkish Architecture in the Balkans", *Sanat Tarihi Yıllığı-Kunsthistorische Forschungen*, XII (1983), p. 117-144.

Kiel M., "Remarks on some Ottoman-Turkish aqueducts and water supply systems in the Balkans -Kavalla, Chalkis, Aleksinac, Levkas and Ferai/Ferecik," in : van Damme M., (éd.) *De Turcicis Aliisque Rebus, Commentarii Henty Hofman dedicati*, Utrecht, 1992, p. 105-139.

Kiel M., "The QUARTREFOIL PLAN in Ottoman Architecture Reconsidered in the Light of the "Fethiye Mosque" of Athens", *Mukarna*, 19 (2002), p. 109-122.

Mavropoulou-Tsioumi C. et Theocharidou-Tsaprali K. (éd.), *Η αναστύλωση των βυζαντινών και μεταβυζαντινών μνημείων στη Θεσσαλονίκη*, Thessalonique, 1985.

Mavropoulou-Tsioumi C., *Thessaloniki and its Monuments*, Thessalonique, 1985.

Sdrolia S., «Δάρισσα, Οδός Παπαφλέσσα 10/16, Μπαϊρακλή τξαμί», in : *Αρχαιολογικόν Δελτίον 50, Χρονικά Β' 1*, 1995, Athènes, 2000, p. 395, and Πίνακες 135.

Yenişehirlioğlu F., *Türkiye dışındaki Osmanlı Eserleri*, Ankara, 1995.

Zomrou-Asinmi A., «Το Bey Hamamı (Δουτρά Παράδεισος) της Θεσσαλονίκης», in : *Θεσσαλονίκη I*, Thessalonique, 1985, p. 341-361.

## République de Macédoine

Andrejević A., *Islamska Monumentalna Umetnost XVI veka u Jugoslaviji*, Belgrade, 1984.

Ayverdi E.H., *Avrupa'da Osmanlı Mimârî Eserleri*, III, 3. Istanbul, 1981.

Bogojević L., «Les Turbés de Skopje», in : *Atti del Secondo Congresso Internazionale di Arte Turca*, Venice, 1963 (Napoli, 1965), p. 31-39.

Bogojević L., *Osmanliski spomenitsi vo Skopje*, Skopje, 1998.

Elezović G., «Turski Spomenici u Skoplju», *Glasnik Skopskog Nauenog Drusstva*, I (1925)–XII (1933).

Kaleši H., *Najstariji vakufski dokumenti u Jugoslaviji na arapskom jeziku*, Priština, 1972.

Kiel M., «Some little-known monuments of Ottoman Turkish Architecture in the Macedonian province : Stip, Kumanovo, Prilep, Strumitsa», *Güney-Doğu Avrupa Araştırmaları Dergisi*, 4-5 (1976), p. 153-196.

Kiel M., «Some Reflections on the Origins of Provincial Tendencies in the Ottoman architecture of the Balkans», in : Scarce J. (éd.), *Islam in the Balkans -Persian Art and Architecture of the 18th and 19th centuries*, Edinburgh, 1979, p. 3-7.

Kiel M., «Die Rolle des Kadis und der Ulema als Förderer der Baukunst in den Provinzzentren des Osmanischen Reiches», in : Prator S. et Neumann C. (éd.) Festschrift Hans Georg Majer, Istanbul, 2002, p. 569-601.

Miljković-Peppek P., "The Aqueduc of Skopje", in : Curčić S. et Hacıtryphonos E. (éd.), *Secular Medieval Architecture in the Balkans, 1300-1500, and its Preservation*, Thessalonique, 1997, p. 342/43.

Petrov K., «Akvedukt kraj Skopje i problemot na negovata datiranje», *Godisen Zbornik na Filozofski Fakultet*, 13 (1962).

Tomovski K., «Camii vo Bitola», *Godisen Zbornik na Tehnickiot Fakultet Skopje*, II, 2 (1956), p. 29-60.

Tomovski K., «Pregled na poznaejnite turbinja vo Makedonija», *Godisen Zbornik na Telm. Fak. III* (1957/58), p. 95-111.

Tomovski K., «Bezistanot vo Stip», in : *Zbornik na Stipski Naroden Muzej*, II, Stip 1960/61, p. 97-101.

Tomovski K., «Konzervacija i restauracija Gazi Hajderkadijine dzamije u Bitoli», in : *Zbornik zastite spomenika kulture*, XIII, Belgrade 1962, p. 50-56. Tomovski K., « Amamot Deboj vo Bitola », in : *Zbornik Arheoloski Muzej na Makedonija*, VI-VII, Skopje, 1975, p. 263-269.

## Roumanie

Ayverdi E.H., *Avrupa'da Osmanlı Mimârî Eserleri*, I (Romanya, Macaristan), Istanbul, 1979.

Karpat K., "Ottoman Urbanism : The Crimean Emigration to Dobrudja and the Founding of Mecidiye, 1856-1878", *International Journal of Turkish Studies*, 3 (1984-85), p. 1-25.

Kiel M., "The Türbe of Sarı Saltuk Dede at Babadağ-Dobrudja. Brief historical and architectural notes", *Güney-Doğu Avrupa Araştırmaları Dergisi*, VI-VII, 1978, p. 205-225.

Kiel M., «Sarı Saltuk, Pionier des Islam auf dem Balkan im 13. Jahrhundert. Babadag alteste Kultstätte des Heiligen in der Norddobrudscha», in : Engin İ. et Erhard F., *Aleviler/Aleviten, Identität und Geschichte*, Hamburg, 2000, p. 253-286.

Stanescu H., «Monuments d'art Turc en Dobrudja», in : *Studia et Acta Orientalia*, III, Bucarest, 1961, p. 177-189.

## Serbie-Monténégro

Andrejević A., «Pljevaljska džamija i njeno mesto u Islamskoj umetnosti na našem», in : *Simposium «Seoski Dani Sretena Vukoslavljevića*, V, Prijepolje, 1978, p. 177-193.

Andrejević A., «Bali Begova ili Reisova Džamija u Niškog tvrđjava», in : *Gradina, Časopis za Umutnost i Nauka*, IX (mars 1974).

Ayverdi E.H., *Avrupa'da Osmanlı Mimarî Eserleri*, III, 3 (Yugoslavya), Istar, 1981.

Djurić-Zamolo D., «Džamije u Juznoj Srbiji iz XV-XIX veka», in : VerenaH. (éd.), *Gradske Kultura na Balkanu (XV-XIX Vek)*, Belgrade, 1984, p. 331-358.

Djurić-Zamolo D., *Beograd kao orijentalna varos pod Turcima 1521- 1867*, Belgrade, 1977.

Gojković M. et Katanić N., *Gradja za proucavanje starih, kamenih, mostova i Akvadukta u Srbiji, Makedoniji i Crnoj Gori*, Belgrade, 1961.

Janić D., «Džamija u Niskoj tvrđavi», in : *Raska Bastina 2*, Kraljevo, 1980, p. 193-203.

Nikić L., «Džamije u Beogradu», in: *Godisnjak Grada Beograda V*, Belgrade, 1958.

Okić T., «Belgrade'ta Bayrakh Cami», in: *Vakıflar Dergisi*, X, 1980.

Petković, S. «Džamiji u Srbiji i Crnoj Gori», Belgrade, 1994.

Recepoglu A. S., *Belgrad Camileri*, Prizren, 2004.

## Kosovo

Andrejević A., *Islamska monumentalna umetnost XVI u Jugoslaviji, Kupolne Džamije*, Belgrade, 1984.

Ayverdi E. H., *Avrupa'da Osmanlı Mimâri Eserleri, III (Yugoslavya)*, Istanbul, 1981.

Bećirović M., «Prosvetni objekti Islâmske arhitekture na Kosovu», in : *Starine Kosovo i Metohije, VI-VII*, Priština, 1972/73.

Elezović G., «Iz prošlosti Muratovog groba», in : *Južni Pregled, VIII-IV*, Skopje, 1934.

Eyice S., «Kosova'da Meşhedi Hüdavensigâr ve Gazi Mestan Türbesi», *Tarih Dergisi*, 12 (1962).

Hafiz N., «Prizren'de Sinan Paşa Camii», in : *Sanat Dünyamız, XI*, Istanbul, 1977.

Ivanović M., «Konzervatorski radovi na spomenicima kulture Kosova i Metohije», in : *Starine Kosova i Metohije, Priština, I*, 1961; II-III, 1963.

Kaleši H., «Veliki Vezir Kodža Sinan Paşa, njegova zadužbine i njegova vakufname», in : *Gjurmime Albanologjike, II*, Prizren 1965.

Kaleši H. et Özgerin K., «Prizren Kitabeleri», in : *Vakıflar Dergisi VII*, Istanbul, 1968, p. 75-95.

Kaleši H., *Najstarij vakufski dokumenti u Jugoslaviji na arapskom jeziku*, Priština, 1972.

Kiel M. et Hafiz N., «An unknown Ottoman Monument of the 16<sup>th</sup> century in the Kosovo-Metohije district : and the inscription of the poet Valihi of Skopje», *Prilozi za Orientalnu Filologiju* 28/29 (1981), p. 411-422.

Kiel M., «Vâlihî-i Üskübî, Some notes on a 16<sup>th</sup> Century Ottoman Poet from the Balkans and the Background of his Life and Work», in : *Journal of Turkish Studies, 26, vol. 2, (Festschrift für Barbara Flemming)*, Cambridge, 2002, p. 31 - 41.

Redzić H., «Pet osmanlijskih potkupolni spomenika na Kosovo i Metohiji», in : *Starine Kosova i Metohije I*, Priština, 1961,

Virmiça R., *Kosova'da Osmanh Mimari Eserleri*, Ankara, 1999.

Zdravković I., *Izbor gradje za proucavanje spomenika Islamske arhitekture u Jugoslaviji*, Belgrade, 1964.

## NOTES

1. Liste complète dans D. Djurić-Zamolo, *Beograd kao orijentalna varoš pod Turcima 1521-1867*, Belgrade, 1977, p. 21-57.

2. Voir H. J. Kornrumpf, *Die Territorialverwaltung im östlichen Teil der europäischen Türkei, 1864-1878*, Fribourg-en-Brisgau, 1976, p. 336.
3. *Muhasebe Defteri* 370 de 937 H, p. 122.
4. Liste et description dans L. Bogojević, *Osmanliski Spomenitsi vo Skopje*, Skopje, 1998.
5. Pour tout ce qui concerne les premiers siècles, on peut se référer à l'ouvrage de C. Imber, *The Ottoman Empire, 1300-1481*, Istanbul, 1990.
6. C. Imber, *op.cit.*, p ; 29. la date du 26 septembre 1371 est consignée par les chroniqueurs serbes. Voir L. Stojanović, *Stari Srpski Zapisi i Nadpisi*, III, Belgrade, 1905, p. 43.
7. Ainsi que pour la mosquée à coupole du même conquérant, qui fut aussi un grand commanditaire et administrateur.
8. Sur les anciens monuments ottomans de Serrès et particulièrement la zawiya, voir E. Balta, *Les vakfs de Serrès et de sa région*, Athènes, 1995, p. 113-116. Voir également I. Beldiceanu-Steinherr, *Recherches sur les actes des règnes des sultans Osman, Orkhan et Murad I*, Munich, 1967, p. 244-247.
9. Sur la construction de Mudurnu et son contexte, voir E. H. Ayverdi, *Osmanlı Mimarisinin İlk Devri*, Istanbul, 1966. Voir également A. Kuran, *The Mosque in Early Ottoman Architecture*, Chicago, 1968.
10. Notamment par Jean Sauvaget, puis par S. Blair dans sa remarquable étude «The Octagonal Pavillia at Natariz. A Reexamination of Early Islamic Architecture in Iran», *Mukarna*, I, 1983, p. 69-94 et en particulier p. 85. Sur les temples du feu, voir B. Kairn, «Ancient Fire Temples in the Light of the Discovery at Mele Haram», *Iranica Antica*, 33 (2004), p. 323-337.
11. Voir le chapitre spécial consacré à l'école, avec une prosopographie des maîtres dans le magnifique ouvrage récemment publié par G. Necipoğlu, *The Age of Sinan. Architectural Culture in the Ottoman Empire*, Londres, 2005.
12. Observations personnelles de l'auteur faites sur le site.
13. Sur le document en question, voir M. Kiel, «Ottoman Kynstendil in the 15th and 16th Century. Ottoman administrative Documents from the Turkish Archives versus Myths and Assumptions in the Work of Academician Jordan Ivanov», *Izvestija na Istoriceski Musej Kyustendil*, V, 1993, p. 141-169.
14. M. Kiel, *Ottoman Architecture in Albania*, Istanbul, 1990, p. 65-69 et p. 76-82.
15. Voir G. Frashëri et S. Dashi, «Fillimit e artit Islamik në qytetin Berat», in *Monumentet 1*, Tirana, 1988 (1989).
16. Pour plus de détails, voir M. Dinić, *Za istoriju rudarstva u srednjevekonj Srbiji i Bosni*, I, Belgrade, 1955; II, Belgrade, 1962. Voir également D. Kovačević, «Les mines d'or et d'argent dans la Serbie et la Bosnie médiévales», *Annales, Economies, Sociétés, Civilisations*, Paris, 1960, p. 248-258 ainsi que *idem*, «Uloga rudarstva u privrednom razvoju gradskih naselja Srbije i Bosne tokom prve polovine XV ujeka», in : *Godišnjak Društva istoričara BiH XVIII*, Sarajevo, 1970. Une vue d'ensemble a été dressée par A. Handžić, «Die ältesten türkischen Quellenangaben über die bergwerke und marktstellen in Bosnien», in : *Istanbul à la jonction des cultures balkaniques, méditerranéennes, Slaves et Orientales, au XVI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles, Actes du Colloque international organisé par l'AIÉSEE, etc., Istanbul 15-20 octobre 1973*, Bucarest, 1977, p. 259-267.
17. Les principales études sur ces bâtiments sont dues à Semavi Eyice, Babinger, Korurumpf et à moi-même. Récemment, notre connaissance de l'arrière-plan spirituel a été considérablement accrue par les études de Nevena Gramatikova, elle-même représentante de la tradition Babai.
18. M. Kiel, «Ottoman Kyustendil», *art. cit.*
19. Voir Felix Kanitz, «Vilajestadt Sophia», in : *Oesterreichische Monatschrift für den Orient*, XI, 1876.
20. L'histoire politique de la plupart des États «francs» établis sur l'espace grec a été magistralement écrite par W. Miller, *The Latins in the Levant, A History of Frankish Greece*, New York, 1908, ainsi que dans ses *Essays on the Latin Orient*, Cambridge, 1921. Une synthèse plus succincte a été proposée par J. Fine, *The late Medieval Balkans : A Critical Survey from the late Twelfth century to*

*the Ottoman Conquest*, Michigan, 1987. Voir également P. Lock, *The Franks in the Aegean 1204-1500*, Londres/New York, 1955.

21. M. Kiel, "A Note on the Date of Construction of the White Tower of Thessaloniki", *Balkan Studies*, XIV, 2 (1972), p. 352-357.

22. Non loin du minaret d'Alaca İmaret, se trouvait un bâtiment de cuisine séparé. Il a disparu depuis longtemps.

23. İnegöllü İshak Pacha appartenait à une vieille famille de l'aristocratie turque. Il épousa une princesse turque de la maison d'İsfendiyar et servit l'Empire sous trois sultans. Il mourut en 1489 à Selanik. Son corps fut transporté à son İnegöl natal, près de Brousse et fut enseveli dans un türbe monumental proche de la belle mosquée-zawiya et de la medersa qu'il y avait fondées. Ces monuments existent toujours, dans un état de conservation parfait. Celui de Thessalonique après une longue période de déclin, a été restauré et sert aujourd'hui de salle d'exposition municipale.

24. La mosquée de Hamza Bey a été gravement endommagée par le tremblement de terre de 1978. Consolidée, elle attend toujours une restauration attentive et une réhabilitation.

## RÉSUMÉS

La diffusion de l'architecture ottomane dans les Balkans est étroitement liée à l'histoire de son émergence. Ainsi, au fil des siècles s'est constitué un riche patrimoine architectural qui, tout en ayant une dimension provinciale, reflétait la splendeur de l'empire. L'article s'attèle à dresser, pays par pays, le tableau des constructions ottomanes.

Victime des idéologies nationalistes qui ont animé la création des Etats-nation dans la péninsule, ce riche patrimoine a été systématiquement renié en tant qu'héritage culturel au point d'être souvent/parfois détruit. Des destructions qui ont continué jusqu'aujourd'hui, dans le climat tendu des nouveaux conflits balkaniques.

The diffusion of Ottoman architecture in the Balkans is closely tied to its emergence. As the centuries have gone by, a rich patrimony has been set up in which one can admire the splendour of the Empire in parallel with its provincial dimension. The author lists, country by country, the Ottoman buildings.

Damaged by nationalist ideologies that sustained the founding of nation-states in the peninsula, this rich patrimony has been so systematically disclaimed in the accepted cultural heritage, that he has been often/sometimes destroyed until nowadays, in the strained climate of new Balkan conflicts.

## AUTEUR

**MACHIEL KIEL**

Institut Hollandais d'Histoire et d'Art, Istanbul